

Azaël Jhelil

L'ŒUF DE TANGLEMHOR

Chroniques des secondes heures de Tanglembhor

Tome 1

L'Œuf de Tanglehor
Chroniques des secondes heures de Tanglehor – tome 1
Copyright © 2018 Azaël Jhelil
Tous droits réservés.
Couverture : © Wotan Jhelil 2018

ISBN : 978-2-9564189-0-0

Dépôt légal, mai 2018

À la mémoire des héros de la Résistance.
Votre exemple brille encore.

À mon père. À mon frère

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	7
Première partie : La Conjuración de Tanglethor	
I	Paroles de pierre 23
II	Le voleur d'Arbogast 43
III	Pour la dame de la Marche 51
IV	La Grenouille 69
V	Les Lunes noires 85
VI	Toujours là 99
VII	Nuit de cambriole 115
VIII	Les hors-la-loi 137
IX	Une dette d'honneur 161
X	L'Assassin rouge 175
XI	Une histoire de roses 193
XII	Retraite 207
XIII	Pour que vive 223
XIV	Le serpent et la guêpe 241
XV	Le messager de la Marche 257
XVI	Le retour du Masque noir 263
XVII	L'émissaire du gouverneur 281
XVIII	La Fleur de Sang 295
XIX	Prophètes clandestins 321
XX	Le Grand Crocodile violet 345
XXI	Dans les mines barbares 367
XXII	Recherches sur l'île corsaire 385
XXIII	Le dernier conjuré 407
Seconde partie : L'Odyssée du Liokûmkän	
XXIV	Les yeux du Vindicateur 429
XXV	Du sel et des glyphes 451
XXVI	La horde infernale 471
XXVII	L'édit de Ssiawwyr 497
XXVIII	Dans les brumes du doute 521
XXIX	Aux morts 529
XXX	Bérianstyr, l'île aux dragons 549
XXXI	À l'audace ! 571
XXXII	Carénage 589
XXXIII	Leçon d'escrime 603
XXXIV	Les corsaires de Madratal 619
XXXV	L'Œuf maléfique 633
XXXVI	Au rapport 651
XXXVII	Antipathomancie 665
XXXVIII	La croisière s'amuse 679
XXXIX	Au nom du Libérateur 693

XL	La meilleure route	701
XLI	Révélation	713
XLII	Orage sur la mer des Disparus.....	731
XLIII	Il n'est pire sourd... ..	743
XLIV	Arrivée en Australie.....	755
	Hommage	775
	Prologue : L'Arbre Qui Rêve	777
	Le Cygne d'Arbélia.....	779
	Épilogue : Rêve d'ambre	791
	Remerciements.....	793

« Je n'allais pas, moi, céder à la crainte qu'inspire un homme,
Quel qu'il soit, et avoir à en répondre devant les dieux. »

Sophocle, *Antigone*

PROLOGUE

26 Feeneyt Alûqakh 1718 apr. D.

26^e jour du mois de Feen, année du Couteau, 1718 après Dhanör

S'aidant de son petit doigt pour repérer la surface de la table, le vieux prêtre reposa sa timbale d'un geste prudent. Aveugle depuis plus de trente ans, il avait ainsi développé de nombreuses astuces pour pallier son handicap. Sa cécité précoce avait mis un terme à ses ambitions personnelles, contrariant ses chances d'accéder aux plus hautes fonctions de son ordre. Oh, il avait toujours sa place au sein du temple de Boor-Mel, le dieu de la Justice ! Mais on lui avait poliment fait comprendre que ses vastes connaissances seraient mieux utilisées au profit de l'éducation des jeunes novices.

Il n'en gardait cependant nulle rancœur. Son état lui avait même apporté une réelle sérénité, une paix intérieure qu'il ne connaissait pas lorsque sa vie était troublée par l'angoisse du lendemain. Les projets. Les ambitions. Les intrigues. Les calculs... En y repensant, comme tout cela était ridicule ! Tellement vain.

Ses journées étaient partagées entre ses dévotions sacerdotales, ses cours, ses promenades dans le jardin public et ses escapades à la taverne de l'autre côté de la rue. Le gargotier lui faisait l'amitié de lui réserver sa table et l'accueillait toujours avec de gentilles paroles, lorsqu'il n'avait pas une ou deux histoires drôles à partager. Et son vin n'était pas mauvais. Ni trop âpre, ni trop doux. C'était l'un de ses petits plaisirs quotidiens. Il aimait vraiment bien cette taverne. C'était un établissement ni trop calme, ni trop animé, où la jeunesse aimait à se rencontrer pour débattre d'idées qu'elle croyait novatrices... Il y en avait parfois... Lorsque ses disciples étaient présents, il leur arrivait même de lui demander son avis. C'était amusant. La dernière fois, ils s'étaient emportés au sujet du meilleur mode de gouvernement. Les expériences politiques étaient nombreuses autour du Bassin ctasharre : monarchies, théocraties, oligarchies, démocraties... Les uns étaient attachés au système des Principautés fédérées de Venkorie. Les autres défendaient la diversité institutionnelle des Cités-États de Sarulie. Les derniers étaient partisans de pouvoirs centralisés forts comme ceux du Pyakon ou du Galliékar. Les plus virulents prônaient mêm...

Il était là. Flottant dans les ténèbres. Sang.

Il était là. Promesse de larmes et de souffrance. Douleur.

Il était là. Et son aura terrible se répandait déjà sur le monde. Désespoir.

L'Œuf.

L'Œuf maléfique. Baigné du sang des morts. Gavé de milliers de vies.

L'Œuf immonde. Pulsant d'une troublante lueur charnelle.

L'Œuf maudit. Étincelant de cent nuances de rouge.

Surgie du néant, une voix tonnait :

*« Du Ponant assombri s'envoleront
Nuées de mauvais aloi,
Dévorera le héraut du Scorpion
Les cœurs des saints et des rois,
Lors les flots de son ire emporteront
Et nos chants et notre foi... »*

— ... ble Kannlis ? Vénéralle Kannlis ? Vous allez bien, Judicateur ?

Quelqu'un secouait l'épaule du vieil homme en l'appelant d'un ton inquiet. Un linge humide fut passé sur son front. Sa fraîcheur lui fit du bien. Que s'était-il passé ? Où était-il ? Écartant la main qui l'épongeait avec sollicitude, le prêtre se redressa péniblement. Il se trouvait sur un plancher de bois usé. Ces bruits... Des chaises déplacées, de la vaisselle bon marché, des conversations d'habitues... Ces odeurs... Du pain grillé, des plats réchauffés, du vin renversé... Il était toujours à la taverne.

— Eh ben, Judicateur ! Vous pouvez vous vanter d'nous avoir causé une belle frayeur !

C'était la voix de l'aubergiste.

— Que s'est-il passé ? s'enquit le vieillard en s'essuyant le visage.

— J'aimerais ben le savoir ! Z'êtes brusquement tombé de vot' chaise, tout raide, et vous vous êtes mis à raconter des choses étranges.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Ch'ais pas... Des choses à propos de nuées assombries et d'un scorpion qui veut dévorer des saints et des rois. C'était tout en rimes... Vous feriez pas dans le prophète, des fois, Judicateur ?

Le prêtre garda le silence. Tout lui revenait avec force. L'Œuf de Sang. La terrible sentence. Un message. Un avertissement.

— Emmenez-moi au temple, mon ami, demanda Kannlis en agrippant le bras de son interlocuteur. Avec tous les témoins qui voudront bien nous accompagner. Il faut de toute urgence en référer aux plus hautes autorités. J'ai... J'ai eu une vision... Une effroyable vision...

6 Laaleynt Tindeneth 1720 apr. D.

6^e jour du mois de Laalem, année du Renouveau, 1720 après Dhanör

Iriôn brillait haut dans le ciel, divin disque de lumière et de chaleur inondant l'azur de ses rayons bienfaisants. Il était la promesse de jours heureux.

Quelques strato-cumulus immaculés s'effilocheaient au gré d'une brise légère, fils de nuages dispersés en délicates traînées évanescentes.

L'air embaumait des généreuses senteurs de l'été.

Venlas s'étira, satisfait de lui-même. Il passa à sa ceinture la serpe dont il se servait pour couper les mauvaises herbes et posa les mains sur ses hanches pour soulager son dos endolori. Il avait travaillé toute la matinée, mais cela en valait la peine. Ses champs d'orge et de seigle seraient bientôt prêts pour la moisson. Les épis étaient beaux et lourds au bout de leurs tiges. Les dieux lui avaient été particulièrement favorables cette année. La récolte promettait d'être excellente.

Ses voisins proches avaient déjà accepté de lui prêter main forte. En échange, il les aiderait pour la cueillette des pommes et pour la fenaison. Il aurait bien besoin d'eux pour faucher, trier, lier et égrener toute cette belle fortune. Même à trois, avec l'aide des femmes et des enfants, ils en auraient pour une bonne décade.

Venlas garderait quelques sacs pour les siens et pour le seigneur et tirerait un bon prix du reste. Il pourrait peut-être acheter une vache. Cela faisait longtemps qu'il en rêvait. Il ne lui manquait plus que cela pour être un homme comblé.

Le baron, Matthias de Perningast, était quelqu'un d'assez débonnaire, qui vivait en bonne intelligence avec la paysannerie et menait la vie dure aux brigands. Les impôts s'étaient allégés depuis quelques années, le châtelain ne prélevant que sa juste part. Cela avait permis à de nombreux métayers de faire prospérer leurs fermes, de mettre leurs terres en valeur, d'acheter les outils qui leur manquaient...

Oui, la vie était belle sous le regard d'Iriôn. Venlas savourait déjà le pain et la bière qu'il allait tirer de ses champs. Il commençait à avoir faim. Si les poules avaient bien pondu, comme elles le faisaient depuis le début du mois, le gruau serait bon et consistant, et lui donnerait toute la force nécessaire au dur labeur de l'après-midi. Il lui restait encore beaucoup à faire mais, à dire vrai, il ne se sentait pas d'humeur courageuse. Il avait envie de se laisser aller dans l'herbe grasse, de paresser à l'ombre d'un arbre. Il savait par expérience que le bosquet de saules au bout de son champ était diablement confortable ! Une petite sieste ne lui ferait pas de mal. Après tout, il avait bien le temps ! Il regarda son champ et se ravisa. Il avait construit tout cela à force de labeur. Il n'allait pas renoncer si près du but ! Il décida encore une fois de ne se reposer que lorsque tout serait bien en ordre pour la récolte.

Le paysan s'attela à nouveau à la tâche, arrachant des herbes qui avaient échappé à son regard. Elles pouvaient étouffer son seigle s'il n'y prenait garde ! Venlas s'affaira un moment... mais le cœur n'y était pas. Il se releva.

Le chien aboyait près du poulailler. Sans doute le goupil s'y était-il introduit. Le fermier avait repéré ses traces, l'avant-veille, et pensait bien qu'il reviendrait.

Venlas essuya ses mains moites et calleuses sur sa tunique de toile grossière et s'épongea le front.

Bah ! Lugwine ou Thomas sauraient bien y faire ! Ses deux enfants étaient en âge de soigner la volaille et s'y prenaient plutôt bien. À moins que... Les pondeuses caquetaient si fort que la petite dernière, Daluline, devait encore jouer à les effrayer ! Ce n'était pas la première fois qu'elle serait punie pour cette bêtise. Il rappellerait à Flora, sa tendre épouse, de mieux la surveiller. Rien ne l'amusait tant que de faire s'envoler les poules en pagaille ! Elle avait même déplumé le croupion de la petite rousse !

Il allait se remettre une nouvelle fois au travail lorsqu'un rapide mouvement passa à la limite de son champ de vision. Il n'eut pas à chercher longtemps ce que c'était : à quelques pas de lui, un grand criquet s'était posé sur un épi doré. Il n'en avait jamais vu d'aussi gros. L'insecte, couleur de sable, arborait un abdomen rouge et palpitant d'énergie. Il devait bien mesurer la taille d'une main ! Il avait déjà entendu parler de ces monstres, par des voyageurs de Sarulie. Mais c'était bien la première fois qu'il en rencontrait en Pyakon. En tout cas, cela ne présageait rien de bon. Que faisait-il ici ?

Le criquet le surveillait de son regard fixe, presque insolent. Y percevant une menace, Venlas voulut le chasser et fit de grands gestes dans sa direction, lui ordonnant de s'en aller. Mais l'insecte ne bougea pas. Au contraire, un deuxième se posa non loin. Rapidement suivi d'un troisième. Puis d'un quatrième et d'autres encore...

Pris de panique, le paysan se retourna. Derrière lui, le ciel était noir de sauterelles.

25 Mulmoyt Haddanakh 1722 apr. D.

25^e jour du mois de Mulmosan, année de la Forge, 1722 après Dhanör

Cela ne faisait que quelques jours qu'il avait été relevé. De gros vers blancs sortaient encore de ce qui restait de son nez, de sa bouche, de ses bras, de toute sa chair putréfiée. Son œil gauche avait

disparu de son orbite. Ses oreilles avaient déjà été rongées. Mais il marchait. Hors de contrôle des putréducteurs, les terribles prêtres de Qraasch, le zombie marchait... et semait la mort sur son passage. Car il avait faim. Une faim dévorante. Elle lui vrillait les entrailles. Elle lui empoisonnait l'esprit, prisonnier de son épouvantable corps. Ses mains décharnées étaient couvertes de sang. Il arrachait les cœurs, broyait les gorges, ouvrait les crânes... Rien ne pouvait satisfaire son insupportable appétit.

Alors qu'il poursuivait un malheureux dans l'incendie de sa maison, une poutre noircie se détacha dans un craquement sinistre, écrasant dans sa chute le non-mort et sa victime.

Qlorn brûlait.

Sonné par le coup qu'il venait de recevoir, un courageux piquier aux couleurs de la cité recula de trois pas avant de s'effondrer. Son adversaire, un ogre musculeux, le ramassa par la jambe et, d'un ample mouvement circulaire, lui fracassa la tête sur le pavé. Le colosse arracha un bras de sa victime et y mordit à belles dents. Haut de plus de deux aunes, le monstre était imposant, gras et cruel. Tatoué sur son crâne rasé, un scorpion rouge descendait comme une horrible plaie au-dessus de ses yeux blancs. La bouche pleine, il aboya un ordre en direction d'un légionnaire occupé à défoncer les côtes d'un malheureux à coups de pied. Le guerrier acheva le moribond d'un coup de talon sur la nuque et se précipita au garde-à-vous. L'ogre beugla de plus belle, réunissant autour de lui une vingtaine de soldats en armure sombre, couverts de sang. Le travail était loin d'être terminé.

Qlorn brûlait.

Les magnifiques statues, les fières colonnes, les délicates fontaines qui faisaient la fierté de la plus belle cité du Tramilion étaient ravagées dans un tumulte indescriptible. Les édifices prestigieux, les temples élégants, l'illustre agora du plus grand port de Sarulie étaient la proie des flammes.

La cité payait sa folle arrogance, entretenue par un prophète d'Ymna-Mesh. La Grande Créatrice. La Forgeuse. Un culte interdit. Nulle autre divinité que Qraasch ou Naarubsahoum ne devait être vénérée dans l'empire du Premier vindicateur. Qraasch, le dieu de la Vengeance du Bassin ctasharre. Naarubsahoum, le Grand Dévoreur, sombre dieu des contrées du Grand Aghar. Deux facettes d'une même pièce. Une pièce unique, frappée par leur plus grand dignitaire : Krûl de Ssylsune.

Qlorn brûlait.

Seul se dressait encore le saint génésir du Tramilion. Le prophète d'Ymna-Mesh était l'un des derniers résistants ouvertement déclarés. Membre éminent du Grand Concile de l'Ancienne Alliance et fervent défenseur de la liberté de culte, Ioch de Qlorn avait assez bravé l'autorité impériale.

Le prêtre faisait face aux légions depuis le haut des marches menant à son temple. Vêtu du traditionnel chiton à franges de Sarulie, il attendait l'ennemi, son marteau de forgeron dans une main, son grand bouclier dans l'autre. Il ne bougeait pas. Il ne respirait pas. Il se tenait là, imperturbable, invulnérable, dans un corps... de marbre. Surgies parmi les corps des soldats tombés pour leur cité, d'autres statues à son effigie défiaient quiconque de traverser l'esplanade entourant le sanctuaire.

Désireux de prouver sa valeur, un centurion pyakonite poussa un féroce cri de ralliement. Pointant son glaive vers le prophète d'Ymna-Mesh, l'ancien officier de l'Alliance organisa d'un geste la ligne d'assaut et conduisit la charge. Dans une clameur guerrière, les légionnaires se ruèrent en direction du saint génésir. Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de pas de leur objectif lorsque le sol se déroba soudain. Une fondrière ! Le pavement s'était transformé en un véritable borbier ! Sans leur laisser le temps de réagir, la pierre retrouva sa consistance originelle. Ceux qui avaient disparu sous la surface moururent instantanément. Les lanciers qui avaient tenté de se dégager en s'appuyant sur leurs piques furent littéralement pris dans la masse ; comprimés dans leurs armures, ils étouffèrent

pendant de longues minutes, perdant leur souffle à appeler en vain le secours de leurs camarades.

Qlorn brûlait... mais avait décidé de ne pas se laisser faire.

Le prophète d'Ymna-Mesh était maître de la matière et rien ni personne ne pourrait en venir à bout.

Personne... sauf le Divin Krûl.

Un vent d'effroi passa dans les rangs lorsque l'empereur du Levant s'avança au milieu de ses troupes. De la plus sinistre goule au plus terrible colosse, chacun s'inclina avec déférence sur son passage. Car il était le Premier vindicateur, fils de Qraasch et pupille de Naarubsahoum, et commandait aux démons. Car il était le plus haut dignitaire du culte doloriste et les morts-vivants eux-mêmes tremblaient devant lui. Car il était le plus redoutable conquérant de l'histoire du Bassin ctasharre et ses légions avaient soumis le plus vaste empire jamais connu de cette partie du monde.

À l'aune des critères humains, il était grand, mesurant plus d'une toise. Comme tous les lacertys, bien qu'étroit d'épaules, il était d'une force étonnante. Il tenait aussi de son père saurien une absence générale de pilosité, un teint olivâtre, par endroits écailleux, et de sinistres yeux vipérins, implacables et cruels. De sa mère, une captive d'origine pyakonite, il avait hérité d'étroites oreilles et d'un visage plus humain que reptilien. De son avant-bras gauche, il ne restait qu'un moignon que le Premier vindicateur arborait comme symbole de sa dévotion au dieu de la Douleur.

Le front ceint d'un discret bandeau d'orichalque, à la mode des rois saruliens, il se déplaçait avec majesté, sobrement vêtu de riches atours de velours noir qui soulignaient à dessein la laideur de sa peau d'hybride. Sa célèbre hache Ronde, qu'il maniait avec une virtuosité légendaire, pendait dans son dos accrochée à un harnais ajusté avec soin.

Le semi-lacertys transperça le prêtre statufié d'un regard empli de haine. Comment ce maudit génésir pouvait-il espérer le tromper ? Comment osait-il seulement lui résister ? À son tour, il entra en transe, mobilisant toute la force de son âme corrompue pour vomir les mots interdits, connus des seuls Hauts Initiés du culte doloriste. La puissance de sa malédiction sembla ramper dans les airs, contraindre l'invisible pour se répandre, tel un torrent de boue, en direction du prophète de la Grande Créatrice. Le flot impérieux vint frapper son objectif, le noya dans une gangue immonde...

Les légionnaires retinrent leur souffle.

Dans un grincement d'outre-tombe, toutes les statues du protégé d'Ymna-Mesh s'effritèrent. Devant les portes de son temple, le véritable Ioch mit genou à terre... avant de s'affaisser complètement.

Une nouvelle clameur salua l'exploit.

Un ogre bedonnant s'avança en tournoyant sur lui-même. Rugissant sous l'effort, il relâcha une silhouette désarticulée qui s'envola au-dessus de l'esplanade. Le corps s'écrasa contre un mur hérissé de pointes, surgi pour protéger le grand prêtre de Qlorn. Des ricanements cruels s'élevèrent des rangs impériaux. La dépouille lancée par le colosse portait l'uniforme des gardes de la cité.

Tandis que l'ennemi se moquait, le saint génésir se redressa et, à nouveau recouvert de marbre, pointa son marteau de guerre en direction du Premier vindicateur.

Krûl leva la main. D'une rue adjacente, curieusement désertée par les hordes impériales, s'avancèrent ceux que le prophète de Qraash venait de convoquer. Saisis d'horreur, les soldats firent place nette. Contrôlée par un prêtre masqué portant la toge incarnate des ministres du dieu de la Vengeance, s'avancait une unité de squelettes maudits. Les non-morts étaient équipés de toutes sortes d'armes rouillées qui cliquetaient sinistrement contre leurs os. Les vivants les considéraient avec effroi et se gardaient à tout prix de les approcher. Ignobles reflets de vies passées, les tristes carcasses incarnaient la malédiction suprême, le blasphème absolu. Car, malgré leur légitime aspiration à l'oubli après une longue vie d'épreuves, on leur avait interdit de reposer en paix.

D'un simple signe de tête, le Premier vindicateur ordonna au putréducteur de les lancer à l'attaque. Les morts-vivants se dirigèrent vers le temple d'un pas mécanique. Pour faire bonne mesure, le semi-lacertys cracha une incantation à glacer les sangs de ses plus farouches serviteurs. Alors que les squelettes s'engageaient sur la place, une main surgit du sol où avait disparu la précédente ligne d'assaut, repoussant le pavé. Puis une autre. Et une autre encore. Dans un rôle d'outre-tombe, un premier corps s'extirpa de la rue. Répondant à l'appel du prophète de Qraasch, ses soldats revenaient se venger de celui qui les avait tués...

Un rictus de défi étira les commissures de la bouche sans lèvres du semi-lacertys. Comment Ioch allait-il réagir ? En tant que prêtre de la Grande Créatrice, il ne pouvait ignorer cet insupportable outrage au cycle de la vie. Allait-il à nouveau ensevelir les morts-vivants sous l'esplanade ? Ou bien allait-il simplement tenter de les fracasser de son marteau de forgeron ? Krûl attendit avec curiosité.

Tandis que les squelettes avançaient de leur pas saccadé, les zombies s'extirpaient toujours plus nombreux de la terre qui les avaient étouffés. Autour de la place, les vivants n'osaient proférer le moindre son. Seul le ronflement des flammes dévorant la cité troublait le silence macabre.

Ioch ne réagissait pas.

Espérait-il un miracle de sa pitoyable déesse ? Croyait-il encore au caractère sacré de son sanctuaire ? Si tel était le cas, il allait bientôt mesurer la véritable puissance du dieu de la Douleur et de son Premier vindicateur !

Les non-morts approchaient. Les premiers venaient de poser le pied sur les marches menant à son temple, levant déjà leurs armes rouillées. Combien de temps le génésir allait-il pouvoir résister à leurs coups désordonnés ? Combien de temps avant que les premières fissures ne déchirassent sa carapace ? Combien de temps avant d'être dévoré vif par les zombies avides de son sang ?

Soudain, la statue se mit à glisser sur le sol, emportée par une vague de terre, de rocs et de pavés qui balaya tout sur son passage. Brandissant son lourd marteau, le prophète d'Ymna-Mesh traversait irrésistiblement les rangs des morts-vivants... droit vers son ennemi.

Le semi-lacertys se dressait seul, à l'arrière de ses troupes impies. Ses légions avaient totalement abandonné la place aux non-morts. Même son escorte prétorienne se tenait trop en retrait. Une occasion unique !

Devant la charge de l'impudent, Krûl attrapa tranquillement sa hache Ronde et se mit en garde. Lancé à la vitesse d'un cheval au galop, le saint génésir fondait sur le Premier vindicateur. Il ne voyait que lui. Il n'y avait que lui. Au nom de tous les peuples de l'Alliance, il allait le renverser. Au nom de tous les dieux du Bassin ctasharre, il allait le terrasser. Au nom de la liberté, il allait...

Ce fut alors qu'il les sentit. Leurs ombres glissaient sur le sol tandis qu'une inquiétante brume de chaleur s'élevait tout autour de l'empereur du Levant. Leur présence planait à la limite de la perception, comme les réminiscences d'un cauchemar impossible à oublier. La bouche de Ioch s'assécha, le souffle lui manqua... Un long trille déchira le silence. Un son que nul n'entendit, mais que chacun perçut au plus profond de ses tripes. Les abominables stridulations parcoururent la cité, s'insinuant sous les casques, résonnant entre les oreilles au point que la plupart des combattants craignirent de voir leurs dents se déchausser.

Le temps s'arrêta.

La lumière du jour déclina, comme si des nuages avaient soudain obscurci le ciel... toujours aussi limpide. Un tentacule surgit du néant à sa droite. Une aile de papillon de nuit gigantesque se déploya devant lui. Des remugles infects se répandirent autour du saint génésir.

Les rumeurs...

Les pupilles étrécies en de cruelles fentes vipérines, le semi-lacertys eut un rictus satisfait : le prophète d'Ymna-Mesh était tombé dans son piège. Ioch l'avait cru isolé, peut-être même

vulnérable ? Pauvre idiot ! Il était le Premier serviteur du dieu de la Douleur. Vindicateur invincible. Conquérant tout puissant. Sa langue, épaisse, noire et bifide, jaillit pour goûter les effluves de terreur qui palpitaient dans l'air, excitant sa soif de vengeance.

Le flux qui portait le saint génésir s'inversa brusquement pour le ramener sur le perron de son temple. Perdu, désarçonné, le prêtre se redressa pour chercher refuge dans son sanctuaire. Alors qu'il refermait les lourdes portes derrière lui, Ioch vit les premiers morts-vivants franchir les colonnades de l'enceinte sacrée. Les non-morts avancèrent jusqu'à marteler les épais vantaux de bronze... En toute impunité. Sur un signe du prophète de Qraasch, ses putréducteurs rappelèrent les squelettes et renvoyèrent à leur dernier sommeil les soldats qui avaient été relevés. Leur vengeance accomplie, ces braves avaient mérité les honneurs de l'Empire.

Lorsque le parvis fut libéré de la présence des morts-vivants, le semi-lacertys lâcha ses troupes. Ses légions se ruèrent à la curée, défonçant les épais volets de bois installés derrière les délicats vitraux, forçant les hautes portes d'airain ciselé. Les soldats retournèrent les bancs, brisèrent l'autel et les instruments du culte, mirent le feu aux riches tapisseries liturgiques... Une décurie du génie passa de longues cordes autour d'une majestueuse statue d'albâtre à l'image de la Grande Créatrice. Puis, sous le commandement de leur officier, ils unirent leurs forces pour tirer... tirer... Le monument vacilla... Tirer encore... L'idole bascula et se fracassa lourdement sur le sol de marbre.

Un hululement impie salua la chute de la déesse. Excités par la profanation, des prêtres en toge incarnate s'étaient rassemblés tout autour du lieu sacré pour encourager les soldats de leurs imprécations. Une telle victoire devait être célébrée par un sacrifice exceptionnel !

Dans un élan de sauvagerie, les hordes impériales mirent à sac le grand temple de Qlorn... sans découvrir la moindre trace du saint génésir et de ses fidèles. Les légionnaires eurent beau fouiller chaque recoin, retourner chaque meuble, il leur fut impossible de dénicher le moindre adepte d'Ymna-Mesh. Oh, le sanctuaire contenait bien des richesses, bien des magnificences à piller ! Mais pas la moindre trace de prêtre.

Respirant lourdement, le Premier vindicateur contint sa frustration. Patience ! Ioch lui échappait peut-être pour l'instant, mais il ne perdait rien pour attendre. Patience. Ses agents auraient tôt fait de retrouver sa trace. Oui, patience... Le génésir apprendrait bientôt que nulle cachette ne pouvait l'abriter longtemps de la rancœur de Qraasch.

— Centurion ! appela le semi-lacertys en désignant un officier sur sa droite.

L'intéressé vint aussitôt s'agenouiller à ses pieds, la tête respectueusement inclinée. De taille et d'apparence quasi humaine, il avait des traits acérés, couturés de cicatrices, qui rendaient plus féroces encore les crocs saillant de sa mâchoire inférieure. Un orc. L'empereur du Levant avait remarqué ses compétences en génie militaire et lui avait récemment confié le commandement d'une unité de sapeurs.

— Qlorn a abusé de ma bonté. Rase-moi ce temple interdit jusqu'au sol. Lorsque ce sera fait, tu feras recouvrir la zone de sel et feras convoquer mes prêtres pour les rites d'expiation. Compris ?

— Aux ordres de Votre Divine Majesté.

L'officier barbare salua vivement et courut accomplir son devoir.

Sur un nouveau signe, Krûl fit avancer l'escouade qui patientait en retrait. S'avancant au pas cadencé, elle vint jeter son prisonnier aux pieds du semi-lacertys. Paré de la cape grenat des généraux de la Légion, leur chef se prosterna avant de se relever avec déférence. Sa peau cuivrée et son physique ingrat le désignaient comme originaire d'Abour, la Cité cannibale. Ses dents aiguisées soulignaient son appartenance à la caste supérieure. Un fanatique de Naarubsahoum, totalement dévoué au Premier vindicateur.

— Divine Majesté ? J'ai l'honneur de vous livrer le roi Messaltaïr, qui tentait de s'échapper par le

quartier réservé aux sujets du Fils d'Iriôn.

Les vêtements déchirés, la barbe et la chevelure maculées de sang, le monarque était un vieil homme aux traits secs, usés par les épreuves. Autour de son cou, un discret foulard brun brodé d'argent trahissait sa fidélité à Ymna-Mesh.

— Le *roi* Messaltaïr ? ricana l'empereur du Levant. Ah, la Sarulie ! Le pays où le moindre chef de village à la vanité de se faire appeler roi... Mais j'y pense... Un tel seigneur doit savoir beaucoup de choses, n'est-ce pas, mon bon Qixá ? Sa *Majesté* va peut-être pouvoir me dire où retrouver son cher ami Ioch ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, cracha le prisonnier. Et même si je le savais, je ne vous dirais rien !

Un soldat asséna un méchant coup de la hampe de sa lance dans le dos du captif avant de lui décocher un coup de pied dans les gencives. Redressé à genoux par ses tortionnaires, le roi de Qlorn cracha du sang.

— Ça t'a inspiré, Messaltaïr ? railla le Premier vindicateur.

— Sois maudit, Krûl ! gémit le prisonnier. Tu peux me torturer autant que tu le voudras, jamais je ne trahirai notre saint génésir ! De toute façon, je n'ai aucune idée de l'endroit où il peut se trouver !

— Pourquoi tu le protèges ? Tu ne vois pas qu'il t'a abandonné ?! Je te donne une chance de te venger de sa lâcheté : dis-moi où il s'est enfui. Où se cache-t-il ?

— Je ne dirai rien, le défia encore le roi vaincu. Tu peux bien me tuer, maudit, tu paieras bientôt pour tous tes crimes. Ta tyrannie sera...

Le semi-lacertys attrapa brusquement le souverain à la gorge. L'étranglant d'une main de fer, il planta son regard vipérin, brûlant de haine, dans les yeux exorbités de sa victime.

— Le temps des mensonges est terminé, sombre crétin, siffla-t-il entre ses dents. C'en est fini du règne des accapareurs ! Les gros porcs qui gouvernaient l'Alliance ne tromperont plus jamais personne ! Les histoires inventées par vos faux prophètes pour imposer leur soi-disant « œuvre civilisatrice » ont vécu. Pourchassés par vos armées, réduits à la misère et à la famine loin de votre opulence, les peuples du Grand Aghar ont longtemps prié pour que leur vienne un sauveur. Alors, je suis venu. Moi, Krûl de Ssylsune, « monstre » issu des marécages les plus sordides où vous avez pu nous repousser, je suis venu. Pour vous faire payer vos crimes, votre insupportable arrogance. L'heure de la vengeance a sonné ! Qraasch et Naarubsahoum vous réclament le prix du sang !

Le Premier vindicateur repoussa le captif et se redressa avec morgue.

— Crois-moi, *Majesté*, j'ai à mon service des *spécialistes* à qui tu t'empresseras de raconter tout ce que je veux savoir, assura le semi-lacertys.

» Général Qixá, je te confie ce chien. S'il parle, il sera roué en place publique. S'il s'obstine à défier la volonté du Grand Dévoreur, tu confieras son corps aux putréducteurs.

La mort ou... *la non-mort*. Saisi de terreur, toute fierté envolée, le roi vaincu se répandit en supplications désespérées tandis que, d'un geste, le prophète de Qraasch ordonnait qu'on l'ôtât de sa vue.

Qlorn brûlait. La victoire avait été facile.

Mais la fuite de Ioch avait mis Krûl de mauvaise humeur. Le démantèlement de son réseau de résistance était certes une source de satisfaction, mais ce n'était qu'un objectif mineur au regard de celui qui lui empoisonnait encore l'existence. Les pouvoirs du saint génésir pouvaient contrecarrer ses projets. Pour ce que l'empereur du Levant avait en tête, il fallait absolument l'empêcher d'intervenir. Ses agents allaient le pourchasser sans relâche, jusqu'à la mort... ou l'exil. Peu lui importait. Ioch n'était que le représentant d'un culte sans envergure.

Non, le véritable objectif était ailleurs.

Tandis que ces hommes ravageaient le temple d'Ymna-Mesh, le Premier vindicteur se détourna pour porter son regard vers le ponant. Vers les hautes terres de la Marche de Manatie...

PREMIÈRE PARTIE

LA CONJURATION DE

TANGLEMHOR

CHAPITRE I

PAROLES DE PIERRE

Perdu dans ses pensées, le duc Cyriac Périltan se tenait devant la fenêtre de son cabinet. Son regard mélancolique admirait les mille feux du crépuscule resplendissant sur le vert bleuté des pins des montagnes. Depuis les contreforts des Arimantès, ses terres s'étendaient vers le nord et vers l'est jusque Maeg Natan, le Bois des fées, en une succession de vallées plus belles les unes que les autres. La Marche de Manatie. Une terre de caractère. Une terre d'émotions. Son pays... pour combien de temps encore ?

Rassemblant les farouches guerriers des nations sauvages et les soldats des mystérieuses Cités perdues, les légions du Grand Aghar avaient soumis la rayonnante civilisation du Bassin ctasharre à la puissance du Prophète vindicateur. Commandée par des officiers d'apparat, plus soucieux de leur carrière que de leurs devoirs, la garde frontalière avait été proprement balayée. Le roi Luvas, à Arbogast, avait été pendu avant même que le reste de l'Alliance fût avisé de l'invasion. Tous étaient tombés. Le Pyakon, la Sarulie, le Galliékar, la Venkorie... Tous. Même la Mourganterre, qui s'était crue protégée par son insularité. Tous ceux qui osaient résister au semi-lacertys étaient accusés de trahison et livrés aux pratiques ignobles des prêtres putréducteurs. Comme aux plus sombres temps de l'Inquisition, neuf siècles plus tôt, alors que les fanatiques de Boor-Mel avaient voulu imposer le seul culte de leur divinité à tout le Bassin ctasharre, les suppôts du dieu Vengeur faisaient la chasse à tous ceux qui s'opposaient à leurs desseins. Les voies de l'Empire étaient bordées de pals, potences et autres piloris. Impitoyable, le Vindicateur ravageait tout sur son passage, au nom du droit à la prospérité de peuples prétendument opprimés et de la volonté vengeresse de ses dieux cruels. Naarubsahoum, dieu vorace du peuple dégénéré d'Abour, la Cité cannibale. Qraasch, le Corrupteur, dont le représentant avait siège en face de celui du Bienveillant Sûr-Hal au Grand Concile de Cochinte.

Il ne restait plus que quelques poches de résistance éparses, mal organisées... désespérées. Des « bandits », promis à un sort pire que la mort. Des « bandits ». Et la Marche. La Marche de Manatie, dernier bastion de l'Alliance à n'avoir pas encore capitulé devant la puissance impériale. Gardé par les redoutables nains des montagnes à l'ouest, protégé par les enchantements des fées sylvestres au nord, le duché était une terre bénie par des générations de vitalistes. Il fallait croire que ces saints devaient continuer à veiller sur elle depuis l'au-delà : les cohortes du Vindicateur n'avaient jamais réussi à dépasser les premières vallées. Chance. Terrain favorable. Combattants décidés... qui tombaient les uns après les autres. Pour chaque petite victoire, pour chaque bataille remportée, le duché perdait des hommes. Des hommes irremplaçables, dont la perte endeuillait le pays tout entier alors que les hordes impériales paraissaient innombrables.

Grand Sûr-Hal, dieu de Miséricorde, donne-moi la force de combattre plus longtemps ton adversaire

éternel, pria le duc avant de tendre la paume de sa main vers le soleil couchant. Un salut de paix. Un salut de paladin. Et un salut plus personnel...

Le cheveu et la barbe poivre et sel, le seigneur de la Marche était un homme séduisant. Ses yeux bruns, marqués de pattes d'oie, témoignaient d'un tempérament généreux, prompt au rire et au pardon. Aimé de ses proches, adoré de ses gens, il était un exemple pour tous et savait tirer le meilleur de chacun. Un tel parti avait suscité l'intérêt de bien des prétendantes... qui toutes avaient renoncé à conquérir son cœur solitaire ; une ombre au fond de ses pupilles trahissait mieux que des mots le deuil dont il ne s'était jamais remis.

Son épouse, la belle Ylvanior de Sâldsk, disparue quinze ans plus tôt avec sa garde, quelque part vers le ponant. Il l'avait recherchée pendant des mois. Il l'avait attendue pendant des années... avant d'accepter l'évidence. Elle ne reviendrait pas. Il ne lui restait que la tendre lettre qu'elle lui avait laissée avant de partir, pressée par des songes dont elle avait à peine voulu évoquer la noirceur. Une lettre que Cyriac relisait tous les jours. En quête de réconfort. En quête de réponses.

Pourquoi ne l'avait-elle pas attendu ? Qu'est-ce qui avait pu la pousser à tant de précipitation ? Avait-elle déjà pressenti l'avènement du monstre de Ssylsune ? Avait-elle été la première à se dresser sur la route de l'émissaire de Qraasch ? Était-elle tombée sous les coups de sa hache Ronde ? Le paladin de la Marche brûlait d'en demander la confirmation au semi-lacertys sur le champ de bataille.

Bientôt, mon aimée, songea-t-il. Bientôt, nous serons réunis. Laisse-moi seulement le temps d'en terminer avec le Vindicateur.

Son regard descendit sur les toits de schiste qui s'étendaient tout autour du château. À la lueur du crépuscule, leur gris sombre miroitait telles les eaux d'un lac au-dessus des murs immaculés. Trogine. Un grand bourg plus qu'une petite ville, protégé par des remparts escarpés surveillés jour et nuit. Une place forte admirablement située, dominant les environs à vingt lieues à la ronde, interdisant le passage des cols à tout ennemi attaquant la Manatie par l'ouest, à partir du Pyakon.

Krûl avait contourné l'obstacle et déferlé sur les Principautés fédérées de Venkorie par l'est, en passant par la mer, à partir de la Sarulie. Isolé, le prince de Corme avait été contraint de fuir avec les restes de sa flotte. L'envahisseur avait ensuite fondu sur l'Èqdên et la Manatie. Surprises par la rapidité de l'attaque, incapables de lui opposer une réelle résistance, les trois principautés avaient été soumises en moins de deux mois. Une organisation militaire impressionnante. Des actions de sabotage internes. Les rumeurs parlaient même d'apparitions... de *choses*... des images de cauchemar que l'on ne pouvait évoquer qu'à voix basse...

La Venkorie était tombée. Au nom du pays tout entier, la princesse Sylla d'Èqdên, à qui était échu le Tour de Garde de ce triste lustre¹, avait signé l'acte de capitulation. Le duc Cyriac Périltan de la Marche de Manatie avait été sommé de rendre les armes.

À un vindicateur ?! Ha ! Jamais !

Jamais...

Dans un soupir las, le seigneur de Trogine eut une pensée pour le document qui traînait sur son bureau. Un rapport concernant la prise de Qlorn et la disparition de son saint génésir. Ioch aussi avait juré de ne *jamais* se rendre...

Toc-toc. On ouvrit la porte.

— Le soldat Enaali, Votre Altesse, annonça l'un de ses gardes.

Le duc se détourna de sa contemplation vespérale et fit signe au factionnaire de faire entrer. Un

¹ Période de cinq ans.

jeune fantassin franchit le seuil pour se mettre aussitôt au garde-à-vous. Une nouvelle recrue, originaire de l'un des villages de la vallée voisine, s'il s'en souvenait bien. Très discipliné. On voyait qu'il était encore en formation.

— Repos, jeune homme. Que puis-je pour toi ?

— Messire Joivaire m'envoie vous rendre compte de l'arrivée d'une délégation impériale, Votre Altesse. Un prêtre de Qraasch, qu'on croit, escorté par une décurie en uniforme d'apparat. Y-z-ont fait aucun problème pour nous remettre leurs armes. Le chevalier a envoyé des éclaireurs dans toute la ville et des cavaliers sont partis reconnaître les entours pour s'assurer que cette délégation n'est pas une unité en mission d'infiltration. Le putréducteur est plutôt inquiétant. Sauf votre respect, Votre Altesse, mon commandant vous fait dire qu'il estime imprudent de le recevoir.

— Comment cette délégation a-t-elle pu parvenir jusqu'ici ? s'étonna Cyriac.

— Le prêtre, il bénéficie du sauf-conduit de l'Orone, Votre Altesse. Le comte, il a envoyé son capitaine et vingt cavaliers pour les escorter jusqu'ici.

— Vraiment ? Et que me veut-il, ce fameux doloriste ?

— Y prétend être venu faire à Votre Altesse une offre de la part de l'Empereur.

— Je ne reconnais nulle autorité portant ce titre, corrigea le duc de la Marche.

— Que Votre Altesse me pardonne, s'émut le jeune soldat, je sais que le semi-lézard – je veux dire, le Vindicateur –, il est pas notre suzerain. Je faisais que rapporter les paroles du doloriste.

— Respire, mon garçon ! s'amusa Cyriac en traversant la pièce avec un sourire bienveillant. Je ne faisais que te taquiner. Va dire à ton commandant que je vais recevoir cet émissaire dans la grand-salle.

— Y va pas être content, Votre Altesse.

— Le chevalier Joivaire n'est guère de belle humeur ces temps-ci, convint le duc en raccompagnant le messager. « Avec tout le respect qu'il me doit », je crois que je n'échapperai pas à ses remontrances. Mais je suis tout de même curieux d'entendre ce que le putréducteur a à me dire.

— À vos ordres, Votre Altesse !

Alors que le jeune soldat courait transmettre son message, le seigneur de la Marche remarqua que les factionnaires plantés devant sa porte échangeaient des regards déterminés. Des hommes dévoués, prêts à donner leurs vies pour lui. Six mois plus tôt, le duc se passait d'escorte en son château. Depuis l'assassinat du roi des fées, au début de l'automne, sa garde ne le lâchait plus d'une semelle. L'une des nombreuses mesures prises par leur commandant pour garantir sa sécurité. Un peu pénible. Mais Cyriac avait dû s'y plier sous peine de voir Joivaire dormir devant sa porte.

Car il l'aurait vraiment fait, le bougre !

Ardent défenseur des anciens principes fondateurs de la noblesse, le chevalier cormois avait traversé toute la Venkorie en quête d'un suzerain digne de lui. Le connaissant de réputation, le duc avait été flatté et heureux de le voir mettre son épée à son service. Il l'avait nommé capitaine de sa garde, devoir dont le preux s'était acquitté avec un sens du dévouement exemplaire. L'officier le plus honorable du monde. Hélas, c'était certainement lui qui avait inspiré la définition du mot « sérieux ». Surtout depuis l'avènement du Prophète vindicateur. Pour Joivaire, la vie était une mission et sa mission était de protéger le paladin de la Marche.

— Fais aviser mon chambellan, ordonna-t-il au chef de son escorte. Qu'il prenne toutes les dispositions nécessaires à cet entretien et me fasse quérir lorsque tout sera prêt.

— Tout de suite, Messire !

Le duc retourna à son bureau lire les derniers rapports de la journée. En plus de sa population, il devait faire face à un afflux de réfugiés fuyant les exactions des cohortes impériales ou les holocaustes des prêtres putréducteurs. Craignant des espions infiltrés, Joivaire leur avait interdit de franchir les

premières vallées. De plus, profitant de la protection des troupes de la Marche ou des nains des montagnes, de nombreux groupes de bandits avaient établi leurs bases arrière dans les contreforts des Arimantès. Cyriac les faisait tenir à l'œil et exploitait leurs « compétences » pour contourner officieusement le blocus auquel ses terres étaient soumises.

L'intendant vint s'enquérir du traitement que le duc souhaitait réserver à son invité ? Un verre d'eau : le minimum prévu par les lois de l'hospitalité. La population vivait dans la disette ; sans les réseaux parallèles, ce serait carrément la famine. Alors on n'allait certainement pas régaler l'ennemi.

Le Paladin terminait de donner ses directives lorsque le chef de sa garde arriva d'un pas décidé. Grand et sec, le cheveu sombre et rebelle, il avait des yeux presque noirs qui rendaient plus sévère encore son profil aquilin.

— Puis-je vous dire un mot, Altesse ? demanda le chevalier en s'arrêtant sur le seuil.

Sentant la tension qui habitait l'officier, l'intendant se dépêcha de prendre congé.

— Je t'attendais, mon ami, assura le seigneur de la Marche en faisant signe à Joivaire de refermer la porte.

— Bon sang, Cyriac ! Avec tout le respect que je te dois, tu vas finir par me rendre fou ! gronda l'austère Cormois sitôt qu'ils furent seuls. Je me défie à toute force de ce maudit prêtre. Je te jure qu'il a l'air... bizarre.

— Tu parles d'un putréducteur, ironisa le duc pour rappeler l'évidence.

— Non, c'est pire que ça. Son visage... ni barbe, ni cheveux... les sourcils et les yeux soulignés de khôl, à la mode de l'empire d'Iriôn. Je ne sais même pas s'il est encore humain. Je pense que c'est un initié. Il a quelque chose de... *démoniaque*. Oui, c'est cela : démoniaque ! Je suis certain qu'il doit ourdir quelque perfidie. Ne le reçois pas. Je t'en prie, ne le reçois pas !

— Je suis paladin, Joivaire. Un paladin ne recule pas devant les démons. À supposer qu'ils existent, bien entendu. Qui plus est, cet ambassadeur bénéficie du sauf-conduit du comte Vascan. Je ne puis faire insulte à l'un de mes plus importants vassaux en refusant de recevoir un émissaire placé sous sa protection.

— Je me fiche de la fierté de l'Orone ! s'emporta à mi-voix l'officier. Ce fourbe n'arrête pas de réclamer plus d'hommes et de vivres alors qu'il est celui qui contribue le moins à l'effort de guerre. Je ne lui fais pas confiance ! Si tu veux vraiment recevoir l'ambassadeur, laisse-moi le faire en ton nom. Si cela crée un incident, tu pourras me désavouer. J'en prends toute la responsabilité.

— Non, Joivaire, il en va de *ma* responsabilité. Et je dois notamment veiller à préserver notre unité. Le moindre signe de division signerait notre perte à tous.

— Je t'en prie ! Ioch a disparu, Elenlith a été assassiné, cela fait un mois que nous n'avons aucune nouvelle du réseau du Ranseur... Il n'y a plus que toi, Cyriac ! Tu es le dernier à te dresser devant la puissance du Vindicateur ! Songe à ta fille ! Que deviendra-t-elle si tu te fais tuer ?

— La nouvelle duchesse de la Marche, répartit calmement son père. Et je ne m'inquiète pas pour elle car je sais que tu es là pour la soutenir de ton indéfectible loyauté.

Une voix dans le couloir. Féminine. Et guère disposée à se laisser arrêter par les plantons.

— Quand on parle du loup... soupira le seigneur de Trogine.

La porte était à peine ouverte que l'intéressée faisait irruption dans le bureau. Les gardes se hâtèrent de refermer derrière elle.

— Père ? l'apostropha la jeune femme d'un ton indigné. Je n'ose croire à ce que je viens d'entendre !

De l'avis de son père, Oriana de la Marche était certes un beau brin de fille. De l'avis général, elle était... resplendissante. Sa seule présence illuminait la pièce. Dans sa longue robe bleu turquoise, assortie à ses yeux magnifiques, on aurait dit une princesse de conte de fées. De fées sauvages. Son

abondante chevelure couleur aile-de-corbeau, portée avec une grâce sans artifice, lui donnait parfois un air farouche. À son regard fulgurant, on pencherait même pour un conte barbare, finalement.

Le chevalier cormois s'inclina galamment, la main sur le cœur. Enfin du renfort ! D'un hochement de tête charmant, la jeune femme répondit à l'hommage de l'officier avant de fondre sur son père.

— Un putréducteur ! tempêta-t-elle. Il paraît que tu acceptes de recevoir l'un de ces maudits charognants ?! Ne me dis pas que tu vas commettre une telle imprudence ?!

— Et moi, je n'ose croire à votre manque de sagacité à tous les deux ! s'irrita le duc. Tout préoccupés de ma sécurité, vous oubliez que cette visite est également l'occasion de recueillir de précieux renseignements sur notre ennemi ! Que nous veut-il ? Pourquoi maintenant ? Où en est-il ? Que prépare-t-il ? Pendant que je bavarde avec cet émissaire, nos meilleurs agents doivent travailler son escorte pour la faire parler !

— Ils sont déjà à l'œuvre pendant que le doloriste patiente dans le grand vestibule avec les deux hommes que je l'ai autorisé à prendre pour garantir sa sécurité, lui apprit Joivaire.

— Bah ! Ils nous seront très utiles, ces renseignements, si tu n'es plus là pour les exploiter ! protesta Oriana.

— Eh bien, ce sera à toi de le faire, ma fille.

— Et s'il ne me plaît pas, à moi ? La guerre est une affaire d'hommes, paraît-il. Oh ! Il se trouve que je suis une femme ! Pour une fois, je crois que cela m'arrange bien !

— Ta mère s'étoufferait de t'entendre proférer de telles sottises ! rétorqua Cyriac, estomaqué par tant de mauvaise foi.

Ylvaniar était Australienne, une farouche prêtresse des terres du Sud, forte et indépendante. Jamais elle n'aurait accepté d'entendre son unique enfant affirmer qu'une femme ne pouvait faire le travail d'un homme.

— Ma mère... n'est pas là.

La blessure tapie au fond des pupilles du Paladin se retrouvait dans le regard de sa fille. Mais là où, chez Cyriac, on lisait une profonde nostalgie, brillèrent chez Oriana les flammes d'une colère rentrée. Évitant de s'aventurer plus loin sur ce terrain glissant, le seigneur de Trogine mit fin à la conversation.

— J'ai décidé, trancha-t-il. Joivaire, tu feras aviser les vitalistes. La présence de nos propres prêtres devrait dissuader notre visiteur d'user de ses éventuels maléfices.

— Il sera fait selon la volonté de Votre Altesse, obéit le chevalier en se redressant au garde-à-vous. M'autorisez-vous à prendre les dispositions que j'estime nécessaires ?

— Fais comme bon te semble.

Le duc aurait préféré la mise en œuvre du protocole réservé aux ambassadeurs mais, étant donné les circonstances, il se devait d'apaiser les inquiétudes de son entourage. Le visage fermé, l'officier cormois salua et, après un demi-tour réglementaire impeccable, quitta la pièce. Il n'était pas content. Il marquait particulièrement les usages militaires lorsqu'il n'était pas content. Une manière de souligner qu'il n'était qu'un exécutant dont l'avis importait peu. Assez irritant de mauvaise foi.

— J'espère que tous ces tracas en valent la peine ! grommela Cyriac en abandonnant ses notes.

Fatigué, il se leva pour s'étirer.

— Je peux encore faire renvoyer le charognant si tu veux, suggéra malicieusement Oriana. Je suis sûre que Joivaire sera ravi de le raccompagner.

— « *Pour que vive !* », ma fille, scanda le seigneur de Trogine. « *Pour que vive !* ». Depuis toujours, les ducs de la Marche servent le temple de Sûr-Hal afin d'offrir bonheur et prospérité à notre peuple. En tant que chef de guerre, il est de mon devoir de tout sacrifier à la protection de

notre pays. En tant que paladin, je ne puis repousser l'éventualité d'une offre de paix. « *Pour que vive !* ».

Oriana pinça les lèvres. « *Pour que vive !* »... En vérité, quelle devise merveilleuse que celle de sa famille ! Une devise de don de soi, de dévotion au bien d'autrui. Une devise de sacrifice... qui lui avait déjà coûté sa mère. Cyriac savait ce que la jeune femme en pensait.

— Aaah, Père ! soupira-t-elle en lui prenant la main. Ton cœur est beaucoup trop grand pour notre monde cruel.

— Si seulement tu voulais bien ouvrir le tien, ma chérie, rétorqua-t-il en l'embrassant sur le front, notre monde en serait tellement plus beau.

Le duc et son héritière restèrent là, l'un contre l'autre, dans la chaleur de l'instant partagé, oublieux de la menace qui planait sur eux.

— Il faut que j'aie me changer, fit le Paladin au bout d'un moment. Tu m'aides à choisir ma tenue, ma rainette ?

— Père ! protesta-t-elle en lui tapant l'épaule. Arrête de m'appeler ainsi !

— Tu seras toujours ma petite rainette ! s'esclaffa son père en levant les bras pour se protéger.

Sa « petite reine », autant que sa « petite grenouille »... Un surnom ridicule, mais en même temps tellement affectueux qu'Oriana ne pouvait s'empêcher d'en rire.

Le paladin Cyriac avait le don de dédramatiser même les situations les plus tendues. Le Vindicateur lui envoyait un émissaire ? Eh bien, on allait le recevoir de la plus belle façon ! Bras-dessus, bras-dessous, le père et la fille gagnèrent leurs appartements pour se préparer.

Le duc avait imaginé passer de riches atours, afin de montrer à l'ambassadeur du semi-lacertys combien il se riait du blocus auquel le pays était soumis. La jeune femme opposa à l'idée une fin de non recevoir : c'était à un putréducteur qu'on avait affaire ! D'abord, Joivaire ferait une attaque si son seigneur paraissait sans protection devant un tel personnage ; et puis, pour l'assistance comme pour l'ennemi, il était préférable de présenter la force pour motiver le respect. Gagné à l'argument, Cyriac opta pour une tenue plus martiale.

Son valet l'aida à revêtir sa cote de mailles, qu'il couvrit de son bリアud noir et bleu brodé d'une silhouette de dragon d'argent. Puis le seigneur de la Marche ceignit l'Étincelle, sa grande épée, et coiffa la couronne ducale, un bandeau d'acier tiré des meilleures forges naines figurant le mont Trogine et les terres dont il avait la charge. Le port de ce dernier attribut n'avait vraiment rien d'agréable, mais il s'agissait d'impressionner l'adversaire...

Pour sa part, Oriana se contenta de quelques coups de brosse et de parures d'une élégante sobriété. Siégeant depuis plusieurs années déjà aux côtés de son père, elle était l'incarnation des idéaux de sa lignée : force et douceur, grâce et valeur.

Lorsque le laquais envoyé par le chambellan vint les avertir que tout le monde attendait leur bon vouloir, ils étaient prêts. Escortés d'une garde renforcée, le duc et la princesse de la Marche empruntèrent l'escalier menant à la salle principale de Castel-Trogine.

Annoncés en grande pompe, ils firent leur apparition dans une ambiance tendue. En charge du duché depuis plusieurs siècles, la famille Périltan n'était préoccupée que du bien de son peuple, qui lui rendait son dévouement avec bonheur. De son preux capitaine au plus humble valet de ferme, nul ne pouvait permettre qu'elle fût menacée.

Déployée en quinconce de part et d'autre de la salle, la garde se dressait la main sur l'épée, prête à réagir à la moindre alerte. Deux arbalétriers avaient pris place de chaque côté de l'estrade où se dressait le trône, armes chargées, en mesure d'abattre l'ennemi sur un signe de leur commandant. Tous les vassaux, chevaliers et officiers présents avaient été appelés à assister à l'événement dans leurs uniformes d'apparat... et avec leurs lames les mieux aiguisées. Dans leurs aubes immaculées, couverts

de leurs capuces dorés, les prêtres de Sûr-Hal étaient venus en forte délégation. Le révérend père en personne était là pour apporter son soutien à son cher paladin. Le seigneur de Trogine daignait recevoir l'ambassadeur du Vindicateur ; il allait pouvoir constater par lui-même la détermination de la Marche !

— Tu ne trouves pas que Joivaire en a fait un peu trop ? s'enquit discrètement le duc auprès de sa fille en saluant l'assemblée.

Un tel déploiement de force n'était guère de nature à favoriser la sérénité de l'entretien.

— À qui la faute ? rétorqua la jeune femme en offrant son sourire alentour.

Malgré son inquiétude, la princesse se devait d'afficher une assurance à toute épreuve.

Inspirée de l'architecture ouverte des temples vitalistes, la grand-salle du duché était un endroit agréable. De nombreuses croisées laissaient entrer la lumière extérieure, permettant d'admirer les lourdes tapisseries qui habillaient les murs blanchis à la chaux : des broderies en l'honneur des différentes vallées du duché, avec la petite touche de féerie dont s'enorgueillissaient tant les habitants de Manatie. Mais ces riches brocards n'étaient rien comparés à l'inoubliable fresque qui ornait les hauts plafonds : une œuvre immense, magnifique, représentant un ciel céruléen dans lequel planaient des nuées de dragons plus majestueux les uns que les autres.

Ah ! Quels bals y avaient été donnés ! Quelle douce époque que celle où cette pièce s'amusait au son des fifres, violes et guiternes ! De sages pavanés en folles giges, Ylvaniador adorait danser... Comme ils semblaient loin, ces jours heureux !

Cyriac avait bien essayé d'y ramener un peu de joie en organisant des réceptions en l'honneur de sa fille, mais ses initiatives n'avaient guère rencontré d'enthousiasme de la part de l'intéressée. Malgré ses efforts, il ne l'avait toujours pas mariée. Presque vingt-et-un printemps ! À l'image de sa mère, Oriana était pourtant loin d'être un laideron mais... aucun de ses prétendants n'avait réellement su toucher son cœur. Le Paladin la soupçonnait parfois d'avoir éconduit quelques charmants jeunes gens pour ne pas être éloignée de son vieux père.

Alors qu'ils grimpaient les degrés menant à leurs sièges, Oriana leva les yeux vers l'épigraphe ciselée en lettres d'or en haut du mur : « *Vit ma hal !* ». À part son progressiste de père, la plupart des gens préféraient clamer la devise des Périltan en ancien fronkoi, la langue des érudits. « *Pour que vive !* »... encore très longtemps.

Grand Sûr-Hal, pria en son cœur la princesse vitaliste, ô dieu de Miséricorde, alors que ton ennemi frappe à nos portes, veille sur tes enfants et accorde-nous la force de dompter nos âmes angoissées.

Le duc s'installa sur son trône en majesté et invita sa fille à prendre place à ses côtés. D'un hochement de tête, le chevalier Joivaire lui signifia que tout était sous contrôle. Le seigneur de Trogine autorisa à faire entrer.

À l'autre bout de la salle, deux soldats tirèrent les lourdes portes de chêne.

— Son Excellence Bluncas Lothimast, du temple putréducteur d'Arbogast, ambassadeur spécial du Premier vindicateur ! annonça l'aboyeur.

Escorté des deux légionnaires qu'il avait été autorisé à conserver, l'émissaire s'avança dans un silence sépulcral entre les rangées d'hommes en armes au regard patibulaire. Vêtu d'un chiton élégant et de chausses couleur anthracite, il portait la cape grenat des dignitaires de l'empire du semi-lacertys. Bien que déférent, il marchait la tête haute et sans hâte malgré la foule hostile. Arrivé à la distance prévue par le protocole, l'ambassadeur s'inclina et se redressa avec une arrogance étudiée.

Ainsi que l'avait décrit Joivaire, il était chauve et son visage taillé à la serpe totalement glabre. Ses sourcils soigneusement dessinés et ses yeux cernés de khôl lui donnaient une allure exotique qui ne parvenait pas à détourner l'esprit d'un sentiment plus... dérangeant. Son crâne lisse, ses traits rudes, avaient des reflets étranges. Du maquillage ? Le duc comprit pourquoi le chevalier de Corme lui

trouvait un air malsain.

— Sa Majesté impériale le Divin Krûl, seigneur du Grand Aghar et des Royaumes ctasharres, Premier vindicateur et prophète du Grand Dévoreur, adresse ses compliments à l'honorable duc de la Marche de la Manatie.

Profonde, caverneuse, la voix de l'émissaire résonna dans toute la salle. Étonné, Cyriac estima qu'elle lui seyait curieusement bien. Assurément, cet homme avait le talent de se faire entendre ! N'ayant cependant aucune réponse aimable à faire à sa déclaration, le Paladin se contenta d'un hochement de tête poli.

Sur un signe de l'ambassadeur, l'un des légionnaires alla présenter une boîte de bois précieux au chambellan. Ce dernier l'inspecta, l'ouvrit et alla la remettre à son seigneur.

Cyriac haussa les sourcils en prenant connaissance de son contenu. L'écrin recelait un médaillon d'or fin, représentant un dragon lové sur lui-même, ailes déployées. Remplacé par la Main de Paix, cet antique symbole vitaliste était tombé en désuétude dans le Bassin ctasharre... mais pas en Australie. Sans dire un mot, le duc de la Marche releva les yeux vers le putréducteur avant de tendre la boîte à sa fille.

— Sa Divine Majesté remet respectueusement ce présent en gage d'amitié, expliqua l'émissaire. Ce Dragon de Lumière a été découvert accroché à la branche d'un arbre abritant une tombe perdue dans la région de Pnaï. Nous pensons qu'il pourrait s'agir de celui de l'épouse disparue de Votre Altesse.

Le Paladin eut un sourire en coin.

— Maladroit, déclara-t-il simplement.

— Dois-je comprendre que ce présent n'a pas l'heur de plaire à Votre Altesse ? s'inquiéta l'ambassadeur. Nos agents sont pourtant certains de...

— Ils se sont trompés, l'interrompit la princesse d'un ton polaire. Le médaillon de ma mère pend à mon cou depuis l'âge de mes sept ans.

Approche ratée. L'émissaire espérait-il s'attirer ses bonnes grâces d'aussi méprisable façon ? C'étaient bien là des pratiques de putréducteur.

— Que Votre Altesse me pardonne, fit l'ambassadeur en s'inclinant profondément, confus. Qu'elle soit assurée que les sanctions les plus sévères seront prises à l'encontre de ceux qui lui ont causé un tel désagrément.

— Si vous m'expliquez plutôt les raisons de votre présence, lui demanda le duc.

— Votre Altesse me permet-elle... ? s'enquit le putréducteur en tirant de sa manche un rouleau de parchemin.

D'un signe, le chevalier Joivair autorisa à dérouler sa missive.

— Par la présente, lut l'ambassadeur, Sa Majesté impériale le Divin Krûl, seigneur du Grand Aghar et des Royaumes ctasharres, Premier vindicateur et prophète du Grand Dévoreur, offre la paix à la Marche de Manatie et lui accorde son entière autonomie en échange de la main de Dame Oriana, fille de Son Altesse le duc Cyriac Périltan et de la Révérée Sœur Ylvanior Maliannemune, disparue. Par cette union solennelle, Sa Divine Majesté reconnaît la valeur insigne de la Maison Périltan et honore le duché de sa bienveillante considération en permettant à ses gens de...

Personne n'écoutait plus. Le souffle coupé, la princesse vitaliste ne se remettait pas de sa stupéfaction. Grand Sûr-Hal ! Il... Elle... Sa main... Sa main... Le devoir. Le don de soi. Le sacrifice. « *Pour que vive !* » son peuple. Ses amis. Son père...

— ASSEZ ! tonna le duc, le regard noir de colère. Je connais très bien votre rhétorique corrompue, putréducteur. Lorsque vous dites « mariage », j'entends « avilissement ». Lorsque vous dites « paix », j'entends « soumission ». Cernés par votre empire, avec ma fille en otage, nous ne

tarderions pas à nous voir imposer votre loi, votre foi, votre dictature, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de la Marche et de ses idéaux. Vos paroles ne sont que tromperie pour semer le trouble dans nos rangs. Alors entendez-moi bien à votre tour, gronda Cyriac en se levant d'un air menaçant : JAMAIS JE NE VENDRAI MA FILLE À UN SERVITEUR DE QRAASCH !

Tremblant d'indignation, il tira son épée et la pointa vers l'émissaire.

— SCÉLÉRAT ! RETOURNE À TON MAÎTRE ET DIS-LUI BIEN QUE S'IL VEUT VRAIMENT UN PÉRILTAN, JE SUIS TOUT DISPOSÉ À L'AFFRONTER EN COMBAT SINGULIER !

Levant la main d'un geste péremptoire, l'ambassadeur poursuivit sa lecture. Dans la confusion générale, nul ne comprit son discours. Le ton était devenu rauque, guttural. Dans la bouche de l'émissaire, les mots paraissaient s'entrechoquer comme des éboulis pris dans une avalanche. Du... *fronkois* ?

Un frisson glacé parcourut l'assistance.

Pour la princesse vitaliste, le temps s'arrêta. Comme dans un cauchemar, les cris offensés des chevaliers, le crissement métallique des lames jaillissant en vain de leurs fourreaux n'étaient plus que brouhaha. Leurs mouvements étaient flous, inexistants, leurs couleurs effacées. Elle ne voyait plus que l'ambassadeur à la peau trop glabre, au grain... *rocheux*, prononçant des paroles qui claquaient comme des fouets de silex, et son père, dans son bリアud bleu et noir, se ruant à l'attaque en brandissant l'Étincelle. Le maléfice le frappa en plein élan, le figeant dans une posture belliqueuse, le bras gauche tendu devant lui et le bras droit levé pour un coup qui ne tomberait jamais. Son regard se tourna vers sa fille. Oriana y lut la colère d'avoir été dupé, le désespoir de se retrouver réduit à l'impuissance, et surtout – surtout ! – l'amour d'un père qui tremblait pour son enfant. Le paladin de la Marche n'avait pas fait trois pas avant d'être... d'être... changé en statue de pierre !

— NOOOOON !

Dans une explosion de rage et de désespoir, le temps reprit son cours. Oriana se précipita vers son père. La garde massacra les deux légionnaires de l'escorte. Le chevalier Joivair fondit sur le sorcier... qui disparut dans le sol. Mue par une intuition subite, la jeune femme se retourna à l'instant où l'émissaire du Vindicateur jaillissait du mur derrière elle. Un rictus exalté sur les lèvres, il l'attrapa par le front... et ce fut la chute.

* * *

Ce fut la chute. Une chute interminable, dans la roche.

Écrasée de toute part, la princesse vitaliste était enterrée vive. Suffoquant, une fadeur minérale plein la bouche, elle avalait, elle inhalait de la boue, du gravier. D'accélération soudaines en décélération brutales, ses os se disloquaient ou se resserraient dans sa chair. Elle crut mourir. Elle crut perdre la raison. Dans son délire, elle crut s'entendre crier. Elle ne savait pas. Elle ne savait plus...

Tout cessa aussi brusquement que cela avait commencé.

Lumière. Salle. Grande. Murs. Terre cuite. Symboles occultes. Gravés. Partout. Odeur. Poussière. Poussière. Poussière.

Incapable de retrouver son équilibre... la dame de la Marche... s'effondra lourdement... à la recherche... de sa respiration. L'air lui brûlait les poumons. Pourtant, elle inspirait de toutes ses forces pour... chasser... la sensation d'étouffement qui... continuait... à l'oppresser... à lui soulever... le cœur.

Au-dessus d'elle, se dressait la terrifiante silhouette de son ravisseur.

Interloqué.

Il baissa les yeux. Le manche d'un poignard dépassait de son ventre.

Son regard croisa celui de sa prisonnière.

— Contrariant, admit-il.

Saisissant la dague, le sorcier serra les dents et tenta de l'extraire avec précautions. Le souffle court, grimaçant de douleur, il s'arrêta à mi-parcours, sur le point de défaillir.

— Gardes ! appela-t-il. Gardes !

Deux hommes en armes ouvrirent une porte derrière Oriana. Apercevant la princesse, le plus fort la souleva comme un sac et la jeta en travers de ses épaules. Alors qu'ils s'en allaient, il y eut un grand cri. S'efforçant de relever la tête, la jeune femme eut la vision fugitive d'une statue d'argile... au pied de laquelle était tombé son poignard.

* * *

Fou d'inquiétude, le chevalier Joivaire contourna l'estrade pour se précipiter au secours de la princesse de Trogine.

— Madame ? Madame ? Oriana ?!

Elle n'était nulle part. Aucune trace.

Il n'y avait qu'un arbalétrier éberlué, à moitié affalé au milieu d'un dallage dévasté.

— OÙ EST-ELLE ? vociféra son commandant.

— Le sol... balbutia le soldat. Il... Il est parti.

— OÙ EST LA PRINCESSE ? hurla l'officier, au comble du désarroi.

Le garde désigna un endroit au bas de la tribune.

Rien.

Rien.

Livide, Joivaire s'avança devant l'assemblée.

Le duc était pétrifié. Sa fille avait disparu. Le capitaine de la garde de Trogine avait échoué. Il s'était montré négligent, au-dessous de tout. Et de son incompétence était né l'effroyable drame qui frappait la Marche. Jamais il ne pourrait se le pardonner. En attendant...

— L'ennemi ne doit pas savoir, déclara-t-il d'un ton ferme. Le duc est sauf. Le sorcier s'est enfui. Vous m'avez bien compris ? Le duc est sauf !

— LE DUC EST SAUF ! répétèrent les soldats d'une seule voix.

Les notables inclinèrent la tête. Le secret serait gardé.

— Balkis, allez immédiatement arrêter les légionnaires, ordonna le chevalier cormois à l'un de ses lieutenants. Je les veux dans des cellules séparées, enchaînés, bâillonnés, les yeux bandés.

» Nothac, retournez-moi la ville et les environs. Du moindre hangar au plus petit cellier, rien ne doit être négligé.

» Chambellan, faites quérir Bornila. Qu'il me retrouve dans mes quartiers sur l'heure.

» Révérend Père, avec moi. Nous nous occupons du duc.

» Messires... préparez vos troupes.

» Exécution.

Tandis que tout le monde courait pour obéir à ses ordres, le chevalier de Corme se répétait le dernier mot qu'il avait prononcé. « *Exécution* ». Oui. C'était tout à fait cela. Après des mois de résistance acharnée, il n'avait fallu que quelques instants à un sorcier pour les exécuter de la manière la plus lâche. Où ce maudit avait-il emmené sa princesse ? Les prêtres allaient-ils pouvoir sauver le Paladin ? L'émissaire était-il déjà en train de rendre compte du succès de sa mission ? De quels renseignements l'ennemi disposait-il ? Les cohortes du Vindicateur se préparaient-elles à fondre sur eux ? Qu'allaient-ils devenir ? Alors que ces questions lui serraient l'estomac, le commandant fit

porter le duc dans ses propres appartements, sans intérêt aux yeux d'éventuels espions.

Cyriac était à peine installé sur le lit du chevalier que les vitalistes se mettaient au travail. La garde se planta tout autour, féroce, désespérée. C'était un cauchemar ! Un cauchemar dont ils se sentaient tous responsables. Quelle escorte lamentable ! Ils avaient failli à leur seigneur au moment où il avait vraiment eu besoin d'eux.

Sous la houlette du grand prêtre de Trogine, les officiants en appelaient à la grâce du Miséricordieux. Alors que les exorcistes psalmodiaient leurs mantras les plus sacrés, le révérend père peignait le paladin statufié de symboles thaumaturgiques. Priant son dieu de toute son âme, le vieil homme voulait croire en l'efficacité de son contre-sort. Il l'espérait tellement ! Tellement.

En retrait, ruminant de sombres pensées, Joivaire attendait.

— Vous m'avez fait appeler.

L'affirmation venait d'un individu dans la force de l'âge, aux vêtements amples et confortables. Aussi roué que ventru, l'air affable sous ses dehors massifs, Mieven Bornila était le genre de personne à s'attirer la sympathie de tout le monde. Un remarquable professionnel du renseignement. Le chevalier quitta aussitôt la pièce, l'entraînant à sa suite.

— Tu es au courant ?

— Le chambellan m'a dit.

— Alors ?

— Les légionnaires sont au secret, ainsi que vous l'avez ordonné. J'ai également fait descendre les corps des deux qui ont été tués.

— Pour quoi faire ?

— Peur.

Le commandant serra les lèvres, le visage fermé. Leur paladin de duc aurait désapprouvé ces méthodes... mais la situation était désespérée. Les défenseurs de la Marche n'avaient plus le luxe de faire dans le sentiment. Le « luxe »... Cyriac aurait protesté que c'était l'essentiel. Il n'aurait pas voulu cela. Tandis qu'ils avançaient dans les rues tortueuses de Trogine, Joivaire se promit de limiter les dégâts.

Il faisait nuit noire lorsque le chevalier et son comparse arrivèrent à la prison. Les hommes du Vindicateur étaient indignés du traitement qu'on leur faisait subir. Ils n'avaient rien d'autre à dire.

— Indignés, vraiment ? fit le commandant en passant en revue les légionnaires enchaînés.

Comment osaient-ils... ?

— Sortez. Tous.

— Messire ? s'étonna le responsable.

— Je vous ai dit de sortir, répéta Joivaire d'un ton sans réplique. Tout de suite. Personne n'entre sans mon autorisation. Compris ?

Le gradé salua et fit évacuer les geôles, laissant la place à son supérieur. La porte était à peine refermée que le chevalier repassait devant les prisonniers.

— Notre princesse a été enlevée, leur apprit-il. Le duc remue ciel et terre pour savoir où votre sorcier a pu l'emmener mais... c'est un paladin, n'est-ce pas ? Même pour sauver sa fille, il ne peut imaginer employer certaines méthodes que le Vindicateur affectionne. Pour ma part, je ne suis pas paladin. Quant à mon camarade, ici présent, il a été condamné à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive s'il met un pied en dehors de la Marche. Est-ce que nous nous comprenons ?

Remarquant un légionnaire plus remuant que les autres, il entra dans sa cellule et lui ôta son bandeau et son bâillon.

— T'es un chevalier de la Marche ! cracha le soldat d'un air de défi. Tu peux pas...

— Il ne nous comprend pas, soupira Joivaire en se retournant vers Mieven.

— Il va nous comprendre, assura l'ancien brigand en s'agenouillant auprès du prisonnier.

Le regardant droit dans les yeux, il lui empoigna fermement la main. Le vagissement du légionnaire lorsqu'il lui déboîta le petit doigt leur confirma qu'il avait bien compris.

— Nous allons laisser celui-là réfléchir, ordonna le commandant cormois. Va t'occuper des autres. Certains seront peut-être plus disposés à coopérer ?

Les deux hommes abandonnèrent le soldat à sa douleur et à ses doutes. Bientôt, du fond du couloir, s'élevèrent les mêmes questions. Encore et encore. Avec pour seules réponses des bruits de coups et de nouveaux cris. Atroces. Encore... et encore... et encore. Combien de temps le malheureux fut-il torturé ? Cela sembla durer des heures.

Soudain, le silence. Des murmures.

Le dénommé Mieven passa en traînant derrière lui le corps d'un légionnaire. Couvert de sang. Ils l'avaient massacré.

Le chevalier se présenta devant celui qui avait le doigt brisé.

— Les dieux savent que je n'ai pas voulu cela, fit-il d'une voix étranglée. Mais je ne m'arrêterai pas. Je ne peux pas m'arrêter. Vous tous, vous pouvez être libres de disparaître où vous voulez. Qui vous recherchera si l'on vous croit morts ? Vous n'êtes rien pour votre empire. Allez retrouver vos familles ou refaites votre vie sous un nouveau nom. Vous pouvez être libres. Vous pouvez même choisir de regagner les rangs du Vindicateur, je m'en fiche. De mon côté, je vous garantis la vie sauve si vous m'apprenez ce que je veux. Je dois seulement savoir qui est ce sorcier. Je ne m'arrêterai pas.

— Le duc va vous punir, risqua le soldat enchaîné.

— Je sais. Mais je retrouverai sa fille. Coûte que coûte.

Le légionnaire comprit que l'officier avait balayé tout scrupule. Il l'avait dit : contrairement à son seigneur, il n'était pas vitaliste. Il ne s'arrêterait pas.

— Geinkys, commença le prisonnier. Il s'appelle Geinkys. Un Maître de la Pierre. Nous sommes allés le chercher à Sanjiar-Tham, une bourgade de l'autre côté de la frontière gallièke...

Un Maître de la Pierre. Un lithomancien au service du semi-lacertys. De l'autre côté de la frontière. S'il était retourné chez lui, ils avaient une chance de sauver Dame Oriana.

Il fallait faire vite.

Abandonnant le soldat au redoutable Mieven, Joivaire remonta au poste de garde. Frappés de mutisme, les geôliers le considérèrent avec appréhension.

— Allez chercher les prêtres, ordonna-t-il. Il faut donner une sépulture aux deux légionnaires tués dans la grand-salle ; nous n'avons plus besoin de leurs corps. Vous leur direz aussi de prodiguer leurs soins à l'un des prisonniers. Petit doigt cassé...

La supercherie de Bornila avait fonctionné à merveille. Certes, les méthodes de l'espion de la Marche ne cadraient pas vraiment avec les principes du Paladin mais, en définitive, ils n'avaient rien d'autre à se reprocher que la pose d'une petite attelle. Une entorse de l'auriculaire contre la vie de leur princesse. Songeant qu'il avait été prêt à commettre bien pire, le chevalier cormois se hâta de retourner au château.

Le Premier vindicateur avait joué un coup de maître en s'attaquant directement à la famille ducale. Mais s'il pensait la partie terminée, il se trompait lourdement.

CHAPITRE II

LE VOLEUR D'ARBOGAST

Dressée sur les hauteurs d'Arbogast, la sombre demeure du prophète de Qraasch avait été bâtie au cœur de son empire, sur les ruines du palais des rois pyakonites. Sanctifiée par le sang de centaines d'esclaves tués à la tâche, la Citadelle noire – ainsi qu'elle était craintivement nommée – s'élevait au milieu d'un vaste glacis, protégée par d'impressionnantes fortifications de granite gris truffées de meurtrières. Ceinte de douves nauséabondes, que l'on disait hantées de choses que personne ne voulait connaître, la place était défendue par six tours menaçantes, portant en leurs faîtes le ténébreux étendard au scorpion de sang du Premier vindicateur. Après la barbacane, gardée par les redoutables colosses de la Prétorienne, le seul accès passait par un pont-levis donnant sous un porche sinistre contrôlé par une lourde herse et des varans géants au caractère irascible.

Au centre de la forteresse, trônait le palais du semi-lacertys : un édifice octogonal, richement sculpté, aux angles ornés de flèches de plus de soixante pieds¹. À gauche, l'intendance et les baraquements militaires. À droite, le temple et les appartements des religieux. Un peu en retrait, vers l'ouest, une étrange Tour-sans-Entrée. Massive, sans aucune grâce, il en émanait une sensation tellement funeste que nul n'osait l'approcher. Il se murmurait que les adorateurs de Naarubsahoum l'appelaient « *Rhulram-Opek* ».

L'entrée du château proprement dit était interdite par un double portail monumental, au linteau surmonté de gargouilles crachant des flammes. D'obsidienne renforcée de barres d'acier, les vantaux étaient ciselés de scènes épouvantables : massacres, tortures, têtes de morts, visages de démons, odes au Grand Dévoreur et au dieu de la Douleur... Ils s'ouvraient sur un hall donnant sur une longue galerie en pente légère, plantée de colonnes imposantes. Quelques torchères, par-ci par-là, diffusaient une lumière rare. Consacré par les malédictions des prêtres de Qraasch ou de Naarubsahoum, le palais dégageait une telle malfaisance que nombreux étaient ceux, parmi les fidèles du culte doloriste, qui s'en trouvaient saisis de tremblements.

La galerie aboutissait à une immense enceinte hypostyle, aux piliers si hauts que leur sommet se perdait dans les ténèbres. Tout au fond, des flammes rugissaient dans d'énormes braseros entretenus

¹ Unité de longueur de 32,6592 cm. Il s'agit du pied ctasharre, adopté par tous les pays de l'Alliance. Il convient de ne pas faire la confusion avec le pied laguish, équivalent à 29,6352 cm.

par des esclaves aux corps difformes¹.

La salle du trône.

Du haut de son estrade de pierre, carré dans le siège impérial, le Divin Krûl irradiait de colère. Prosternée à ses pieds, l'assemblée de ses plus proches serviteurs attendait, terrifiée. Du grand prêtre de Naarubsahoum à ses plus importants généraux, chacun gardait la tête baissée de peur de s'attirer les foudres du Premier vindicateur.

Sans un mot, un centurion portant le plastron noir frappé du scorpion rouge de la garde prétorienne s'agenouilla et posa son casque à sa droite avant de s'incliner trois fois. Un Abouran de haute lignée. L'air grave, il tira lentement son glaive et le déposa à sa gauche. Sur un signe du Premier vindicateur, un ogre musculeux s'avança à son tour, une lourde lame à la main. L'officier tendit le cou. Le couperet tomba. La tête s'envola avant d'aller rouler dans le tas de tous ceux qui avaient failli cette nuit.

Le regard du semi-lacertys glissa vers sa gauche. Sur l'accoudoir de son fauteuil, devant son bras mutilé, était posé un coffret d'or incrusté de saphirs. Vide.

— Suivant ! siffla-t-il.

Les prétoriens poussèrent une silhouette massive, solidement enchaînée. Armés de lourdes pertuisanes, les deux gardes trolls chargés de la protection immédiate de l'Empereur resserrèrent leurs mains autour de la hampe de leurs armes. Le condamné était de leur espèce. Aucun d'eux n'était du genre à se laisser tuer sans combattre.

Extrêmement dangereux, mais au moins aussi stupides, les trolls étaient un peuple mystérieux, véritablement inconnu – au point que nul ne savait distinguer les mâles des femelles. Le cheveu hirsute, ces colosses avaient des traits grossiers, alourdis par un cuir grisâtre et verruqueux qui les rendait hideux. Leurs bras longs et puissants, comparés à leurs courtes jambes, leur donnaient une allure grotesque. De sinistre réputation, ces brutes étaient volontiers anthropophages. Mais ce n'était pas ce régime qui faisait leur notoriété. Non. C'était leur sang. Leur sang merveilleux, si prisé des confréries d'alchimistes, thaumaturges et autres ensorceleurs ; leur sang prodigieux, redouté des plus grands guerriers ; leur sang fabuleux, noir et épais, à la source de leur extraordinaire pouvoir de régénération. Selon les légendes, un troll était capable de faire repousser un membre tranché... mais rares étaient ceux qui s'étaient aventurés à le vérifier. Pour le Premier vindicateur, ils constituaient une garde rapprochée de premier choix. Trop puissante pour être défiée... et trop limitée pour désobéir.

— J'a rien fait mal, gronda le soldat en opposant une solide résistance. J'a fait tout quoi on m'a dit. Le saint a montré la bague. Il a montré la bague !

— Un instant !

Celui qui avait osé intervenir s'avança à la lumière. Bien que vêtu d'écarlate de pied en cap, l'homme n'avait rien d'un prêtre. Non. Le visage dissimulé sous un masque anonyme, il était l'œil et la dague empoisonnée de l'empereur du Levant. L'agent le plus efficace de sa Légion fantôme. L'Assassin rouge.

— Que Votre Divine Majesté pardonne mon interruption, mais ce fait ne m'a pas été rapporté.

Sur l'autorisation du semi-lacertys, le tueur s'approcha du troll enchaîné.

— De quoi parles-tu, soldat ?

¹ Les prêtres putréducteurs y voyaient la marque de Qraasch, promesse de bonheur dans l'au-delà. Pour le salut de leurs âmes égarées, ils n'hésitaient d'ailleurs pas à en faire bénéficier les rebelles ou les esclaves confiés à leurs bons soins ; les souffrances endurées ici-bas leur vaudraient joie et félicité dans l'autre monde.

— Le saint, il a venu cette nuit. Il a montré la bague. Chef a dit moi aller avec lui dans forteresse et revenir. J'a allé avec lui et j'a reparti à mon poste comme il a dit.

— Votre Éminence a-t-elle eu vent du passage de ce saint ? s'enquit l'Assassin rouge auprès du grand prêtre de Naarubsahoum.

L'intéressé releva la tête. Comme tous les siens, il avait un physique très particulier, que l'on considérait généralement comme ingrat. En fait, les Abourans semblaient cultiver les tares génétiques comme des critères de beauté. Il n'était pas grand, mais assez trapu. Coupés en haut de la nuque, ses lourds cheveux gris lui recouvraient les oreilles. Tavelée et fripée sous le poids des ans, sa figure était... différente, typique : un nez court, retroussé, un front large et haut écrasant des yeux bruns anormalement écartés. Des traits assez semblables à ceux du Premier vindicateur.

— Nul ne m'en a avisé, Divine Majesté, assura-t-il d'une voix nasillarde. Mes gardes n'auraient pas manqué de venir me signaler la venue d'un visiteur de cette qualité.

— Décris-moi ce prêtre, troll, demanda encore l'Assassin rouge. Quelle taille faisait-il ? Quelle corpulence ?

— Petit.

Évidemment, au regard des critères de son espèce... Le tueur reformula sa question :

— Était-il plus grand que moi ? Plus fort que moi ?

Le troll plissa les yeux, plongé dans une intense réflexion. Rassemblant ses souvenirs, il examina l'espion sous tous les angles.

— Pareil... je crois.

— Bien. Comment était-il habillé ?

— Comme fils de Qraasch : longue robe rouge avec dessins. Et masque.

— Un masque comme le mien ?

— Non, masque comme malade.

Parmi leurs nombreux actes de foi, certains fanatiques avaient coutume d'embrasser les contagieux – lépreux, galeux, vérolés... – dans l'espoir de contracter des stigmates marquant leur dévotion au dieu de la Douleur. Certains en mouraient, dans des souffrances leur assurant la faveur de Qraasch. Certains survivaient, et se dissimulaient sous un masque à l'image de leur visage défiguré. La plupart se contentaient de brûlures plus ou moins superficielles, entretenant le mythe à moindre risque.

— Peux-tu me décrire la bague de ce prêtre ?

— La bête autour le doigt, elle bouge. J'a vu elle bouge. J'a certain : j'a vu quand il a montré.

La sentinelle évoquait une espèce de scorpion mort-vivant auquel on aurait arraché les pattes avant de le sertir autour d'un gros anneau d'orichalque. Le bijou maléfique, mortel pour un infidèle, était le meilleur des sauf-conduits. Seul un saint putréducteur avait le pouvoir de le porter.

— Et il a dit mots sacrés, se rappela le troll.

— Quels mots ?

— Pas savoir. A dit... « fech » ?

Le Premier vindicateur hocha la tête. La syllabe était la dernière d'une sentence employée par les Hauts Initiés. Il n'y avait plus aucun doute.

— Trahison ! siffla le semi-lacertys en se levant avec une sinistre superbe. Trahison ! Par l'esprit de Vengeance qui brûle en moi, je suis le fils de Qraasch. Par la force et le pouvoir qu'il m'a donnés, je suis le pupille de Naarubsahoum. C'est en moi et par moi que vivent leurs paroles ! C'est en moi et par moi que s'étend leur empire ! Si un putréducteur ose attenter à la gloire de leur prophète, c'est l'ordre tout entier qui en répondra !

Subjugués de terreur, ses serviteurs s'aplatirent sur le sol d'un seul mouvement. Qu'étaient-ils

devant la fureur du Divin Krûl, sinon de misérables vermisseaux à peine dignes de lui servir de carpettes ? Le sacrilège commis en cette nuit funeste avait motivé le courroux de l'empereur du Levant. Son châtement allait s'abattre comme la foudre. Les traîtres allaient être balayés du flot de sa rancœur. Le monde allait trembler devant...

— Si Votre Divine Majesté le permet, intervint l'Assassin rouge, j'aurais peut-être une autre hypothèse.

Une autre hypothèse ? Pas de trahison ? Assurément, Sa Divine Majesté permit.

— Parle !

— Il me faudrait de la lumière, beaucoup de lumière. J'aurais également besoin d'une table pour accueillir votre coffret.

D'un regard, Krûl fit comprendre à ses esclaves qu'ils étaient déjà en retard. Dans la plus grande précipitation, le précieux écrin fut placé au centre d'une desserte carrée, une lanterne posée à chaque coin. Silencieux, le tueur d'écarlate se plongea dans un examen minutieux. Alors que l'assemblée retenait son souffle, il tourna lentement autour de la précieuse boîte. Sondant les ciselures d'inspiration anthropophage attestant de ses cruelles origines, il recherchait un détail. Un défaut. Une incongruité... Là.

— Votre Divine Majesté peut libérer ses serviteurs, l'informa l'Assassin rouge en se redressant.

Nouveau regard du Premier vindicateur. Ses subordonnés se prosternèrent d'un seul mouvement avant de prendre congé en reculant aussi rapidement que le leur permettait la plus humble déférence. Lorsqu'il ne resta plus que sa garde, le semi-lacertys descendit les marches du trône pour voir par lui-même l'indice découvert par son agent favori. Là.

— Quoi ? Je ne vois rien.

— Regardez mieux. Éclairée à gauche et à droite, cette fresque est parfaitement nette, n'est-ce pas ? Vous voyez cette moulure ? Cet Abouran ventripotent m'a l'air d'un important personnage. Regardez, près de sa tête. Comparez avec son corps. Ne trouvez-vous pas qu'il y a comme... une ombre ?

Passant son gant sur le coffret, l'Assassin rouge essuya ce qui avait l'air d'une tache de suie.

— Et alors ? Ce n'est que de la saleté !

— Vous souvenez-vous avoir apporté de la suie sur cet écrin, Divine Majesté ? Ne trouvez-vous pas étrange qu'il n'y en ait nulle part ailleurs ? Ce n'est pas de la saleté, c'est une marque. La marque d'une incroyable arrogance. Le voleur a signé son méfait.

Tandis que le prophète examinait à son tour le coffret dans les moindres détails, le tueur d'écarlate songea à son suspect. Comment avait-il pu faire preuve d'une telle audace ? Se glisser au sein de la citadelle la mieux gardée de l'Empire, s'introduire au cœur de la Tour-sans-Entrée, dérober le bien le plus précieux du Premier vindicateur... Et surtout, comment avait-il fait pour porter impunément l'anneau sacré de Qraasch ? De la folie pure.

— Que Qraasch lui pourrisse les entrailles ! jura le semi-lacertys en se relevant. Qui est-ce ? Tu le connais ?

— On l'appelle l'Ombre. Un dangereux excité avec qui j'ai déjà eu maille à partir.

— Comment a-t-il su ? Qui lui a dit ? Qui l'a aidé ? Qu'est-ce qui a pu le pousser à prendre de tels risques ? Tu crois qu'il a été engagé ?

— C'est une hypothèse. Vous avez de nombreux ennemis.

— Mais ils sont peu à connaître la source de mon pouvoir. Je suis certain qu'il y a un traître dans nos rangs. Parmi les doloristes ? Je sais qu'ils jalouent la place que j'accorde aux Abourans.

— Vos grands officiants vous sont totalement dévoués, Divine Majesté. Tous les rapports sont formels sur ce point. Et vous savez que nos sources sont toutes recoupées.

— Sauf au niveau de celui qui présente le dossier. Le traître peut très bien être le chef de mes services de renseignements. Mais poursuis ton raisonnement. Si, d'après toi, mes prêtres sont hors de cause, je suppose que ce sont mes sorciers que tu suspectes ?

— Nous nous y intéresserons, par mesure de sécurité, mais... Je ne sais pas. Je vois mal l'Ombre s'acoquiner avec l'un d'entre eux. Trop visibles. Trop peu fiables.

— Ramène-moi ce maudit voleur, Rouge, siffla le semi-lacertys. Ramène-le-moi *vivant*. Crois-moi, ce résidu de basse-fosse me donnera vite les noms de ses complices. Ainsi que tous ceux de ses proches. Pareille insolence mérite un châtement exemplaire, un supplice tel que Qraasch lui-même le prendra en pitié...

L'assassin s'inclina pour prendre congé. Il avait un signalement à diffuser aux patrouilles qui parcouraient la cité suite à la grande rafle décrétée par l'empereur du Levant. Chaque soupirail était fouillé, chaque famille interrogée, chaque demeure retournée... La Légion fantôme était entièrement mobilisée. Des cohortes d'assassins anonymes, extrêmement disciplinés. Des effaceurs de contrariétés. Des nettoyeurs souvent plus efficaces que le déploiement de troupes régulières... Le tueur doutait cependant que l'impudent serait pris à errer dans les rues parmi la foule des victimes qui allaient assouvir la soif de représailles du Premier vindicteur. Non. Malgré les dispositions impériales, l'Ombre avait déjà dû quitter la ville. Il était déjà loin. L'audacieux soupçonnait-il seulement l'importance de son larcin ? Savait-il seulement ce que représentait... *l'Œuf de Tanglembor* ?

CHAPITRE III

POUR LA DAME DE LA MARCHE

Les nuages s'étendaient à l'horizon, gris et menaçants. Iriôn refusait de paraître depuis deux jours déjà, comme si l'espoir avait déserté les cieux en même temps que le cœur des gens de la Marche. Galopant depuis des heures sous un crachin intermittent, deux hommes forçaient trois montures en direction de la frontière. Le souffle lourd, l'écume aux lèvres, les chevaux n'en pouvaient plus.

— Nous ferons halte à l'abri de ces bois, là-bas, décréta le premier cavalier.

Blond, les traits fins, vêtu de riches atours assortis à ses grands yeux verts, c'était un jeune homme de fière allure, au port altier, presque arrogant.

— Nous n'avons pas le temps, Messire, objecta le second membre de l'expédition.

Les tempes grisonnantes, il était d'une corpulence qui, si elle était estimée respectable, n'était guère de nature à favoriser l'exercice de l'équitation.

— Nos montures ont besoin de repos, Bornila, trancha le premier. Nous devons les ménager jusqu'à destination.

Convaincu, Mieven Bornila infléchit sa trajectoire. Cette pause ne lui ferait pas de mal non plus. Le derrière en compote, il transpirait à grosses gouttes malgré le temps instable. Bien fait pour lui ! Sourd aux reproches de sa femme, ignorant les remarques de sa princesse, il s'était beaucoup trop négligé ces dernières années. Son pauvre hongre n'était pas à la fête !

Tandis qu'ils se mettaient à l'abri, l'espion de la Marche songeait à son seigneur. L'homme vouait une reconnaissance éternelle au Paladin. Pour accéder à la supplique de l'épouse d'un brigand repent natif de ses terres, il n'avait pas hésité à se déplacer en personne pour intercéder en sa faveur auprès de la marquise d'Aubeval, lui évitant ainsi la pendaison que lui valait son passé de bandit de grand chemin. Sur la route qui les ramenait au pays, le duc Cyriac avait demandé au coquin reconverti en honnête charpentier s'il savait lire. Devant sa réponse affirmative, il lui avait proposé d'entrer à son service. Son air bonhomme lui inspirait confiance, et il avait besoin de quelqu'un qui pût à l'occasion exercer certains « talents » à son profit. Mieven avait accepté avec enthousiasme, trop heureux de pouvoir prouver sa gratitude à son sauveur. Sa mission était simple, mais sa tâche compliquée : il devait savoir tout ce que le seigneur ne savait pas. Il devait lui rapporter les difficultés que taisaient ses sujets afin de lui permettre d'anticiper les problèmes internes au duché. Il devait aussi se renseigner sur les affaires régulières et parallèles, connaître toutes les rumeurs pouvant révéler une menace ou un atout pour la sécurité du territoire. Il le laissait s'organiser comme il le voulait, lui baillait les fonds nécessaires à sa fonction, mais personne ne devait connaître son rôle, hormis le chevalier Joivaire, responsable de la garde du fort. Alors qu'il n'était qu'un artisan médiocre au passé pour le moins trouble, le duc avait fait de lui son deuxième homme de confiance. Il lui avait fait

confiance !

Mieven s'était dévoué sans compter pour ne jamais le décevoir. En retour, il avait tout reçu, pour lui, pour sa famille. De notoriété publique, le duc était un seigneur juste et bon. Les gens n'imaginaient pas à quel point. Comme ils ne savaient pas à quel point sa fille était exceptionnelle. Le cœur serré, l'espion la revoyait cachée derrière le moulin de Trogine, versant des larmes loin du regard de son entourage. Loin du regard de son propre père. Il revoyait cette petite fille pleurant toute seule l'absence de sa mère... après avoir consolé un garçonnet du village effondré de la perte de son vieux chien. Elle ne l'avait pas vu. Il ne lui avait jamais dit. Mais de cet instant, elle lui était devenue aussi chère que ses propres enfants.

Il lui avait failli. Il lui avait failli comme il avait failli à son seigneur. Il n'avait pas été là au moment où ils avaient vraiment eu besoin de lui. S'il avait été là, il aurait pu faire le rapprochement avec les rumeurs concernant le lithomancien. Il aurait pu reconnaître Geinkys. Il aurait pu mettre en garde le duc contre le sorcier. Il aurait pu... mais lui qui aurait dû tout savoir n'avait rien su de la visite de l'ambassadeur du Premier vindicateur. Il n'y avait rien d'autre à dire. Il leur avait failli.

Cette idée lui était insupportable.

Autant qu'au chevalier Joivaire. L'officier lui avait demandé de tout mettre en œuvre pour libérer Dame Oriana et l'emmener en lieu sûr. Afin de préserver le secret de l'opération, il ne pouvait lui adjoindre aucun homme mais il lui avait conseillé de requérir l'assistance du comte de Tanoques, sans nul doute le plus empressé des galants de la jeune femme. Ils avaient connu une brève idylle jusqu'à ce qu'elle eût pris ses distances, au retour d'un long séjour à la cour d'Almigonde. Elle avait fait renvoyer les lettres et éconduire sèchement les messagers de son ancien soupirant – cette attitude conduisant l'auxiliaire du duc à soupçonner que sa protégée reprochait au seigneur Jil un peu plus que son habituelle fatuité... Toujours était-il que le comte tentait depuis de se corriger et ne désespérait pas de reconquérir le cœur de sa belle. Aussi, Joivaire estimait-il qu'il pourrait se montrer de quelque utilité.

Mieven avait été grandement étonné par la suggestion du chevalier. Mise à part l'intéressée, tout le monde au château savait que l'austère Cormois se mourait d'amour pour la fille du Paladin, bien qu'il n'eût jamais trouvé le courage de se déclarer. L'entendre recommander l'aide d'un rival qu'il jugeait indigne d'elle avait de quoi surprendre ! L'espion avait encore une fois admiré le sens du sacrifice du capitaine de la garde. De tous les nobles de l'entourage du duc, Joivaire était bien le seul à mériter l'attention de l'héritière.

Jil de Tanoques avait sans difficulté abandonné Castel-Féeries aux bons soins de son lieutenant, le chevalier Ryanis, afin de voler au secours de son égérie. Quelle meilleure occasion de lui prouver sa vaillance et son dévouement ? Le jeune comte s'était hâté de préparer le nécessaire : armes, finances, vêtements, matériels divers... jusqu'à choisir lui-même les meilleures montures de ses écuries pour le succès de l'expédition.

— Combien de temps encore ? s'enquit le seigneur de Tanoques.

— Si Xäïmel nous favorise, nous y serons ce soir, Messire, lui apprit Mieven. Sanjar-Tham n'est pas très loin derrière la frontière. Un village sans intérêt, mais les gens sauront nous dire où rechercher la demeure de Geinkys.

Xäïmel, la déesse des Voyages et des Échanges... pas obligatoirement honnêtes. L'espion de la Marche lui rendait particulièrement grâce depuis qu'elle avait conduit le duc à temps pour le sauver.

— Je persiste à croire que nous aurions dû prendre une dizaine d'hommes avec nous. C'est vraiment pour notre princesse que je me suis laissé convaincre de te suivre dans une opération aussi mal préparée.

— Tout ce monde n'aurait fait qu'attirer l'attention sur nous, objecta l'espion d'un ton neutre.

C'est de discrétion dont nous avons besoin. N'espérez pas triompher du lithomancien les armes à la main. Pas de face, en tout cas.

— Pas de face, hein ? Tu es un sournois, Bornila. Je l'ai toujours su. Je sais que le duc te fait confiance mais sache bien que je n'ai jamais apprécié ta manière d'imposer ta présence auprès de Dame Oriana.

— Je ne suis qu'un humble serviteur qui s'efforce de répondre au mieux aux attentes de Son Altesse, Messire.

— « Humble serviteur », tu parles ! Ne me prends pas pour un benêt ! Joivaire n'aurait jamais confié le sauvetage de ma dame à un « humble serviteur ». En fait, tu es une sorte de garde du corps. Un garde du corps doublé du roi des chaperons.

— Qu'entendez-vous par là, Messire ? s'amusa l'espion de la Marche.

Bien que possédant quelques qualités qui avaient su émouvoir le cœur de la princesse vitaliste, le comte de Tanoques devenait arrogant lorsque son humeur se dégradait. Il se révélait néanmoins courageux... et plutôt distrayant comme compagnon de voyage.

— J'entends par là que, sans ta présence importune, j'aurais déjà retrouvé grâce aux yeux de ma belle.

— En ce cas, pourquoi serais-je venu requérir votre aide ?

— Parce que tu sais parfaitement que je ferai tout pour elle !

— Ce qui vous rend éminemment sympathique à mes yeux.

— Sympat... ? s'étonna le jeune aristocrate.

— Je vous assure, Messire, que jamais je ne m'immiscerais dans les affaires de cœur de notre princesse. Le péril est bien trop grand.

Le comte croisa le regard de l'espion... et ils s'esclaffèrent. La dame de Trogine était la bonté incarnée mais malheur à qui osait lui manquer de respect ! Habitué aux accortes damoiselles de la cour d'Almigonde, certains prétendants avaient eu la mauvaise idée de se faire un peu trop pressants. Les couloirs du château résonnaient encore de leurs pas précipités sous les vociférations outrées de la jeune femme. Oriana de la Marche avait même raccompagné un chevalier d'Èqdèn en lui tordant le petit doigt jusqu'à la sortie !

— J'avoue que c'est moi qui lui ai enseigné ce tour-là, confessa Mieven, riant à s'en tenir les côtes.

Entre autres... songea par-devers lui l'ancien brigand.

— J'en étais sûr ! triompha Jil. J'en étais sûr ! Le roi des chaperons ! Tu sais, elle va finir vieille fille à force de se comporter ainsi ! Si tu entendais les rumeurs que certains font courir sur elle ! Par ta faute !

— Non, Messire. Ces mesquins ne doivent qu'à leur grossièreté d'avoir été si fermement éconduits. Et avouez que ces histoires vous arrangent bien : vous n'avez guère de véritable rival auprès de notre dame. D'autant qu'elle vous garde toujours un faible, vous savez.

— Si seulement tu pouvais dire vrai ! sourit le seigneur de Tanoques en desserrant la sangle ventrale de sa monture. Si seulement tu pouvais dire vrai...

L'auxiliaire du duc ne mentait pas. Il présentait simplement les faits sous un jour favorable. Sa petite princesse avait du mal à s'abandonner à ses sentiments et préférait mettre un terme à une idylle plutôt que risquer d'avoir le cœur brisé. Elle conservait cependant une certaine nostalgie de sa relation avec le comte. Jil l'avait déçue mais il pouvait peut-être se racheter. Ses chances étaient minces... mais pas inexistantes. Il n'était pas exclu qu'un bon coup d'éclat pût lui valoir quelque reconnaissance. En l'occurrence, quoi de plus méritoire que de devenir son héros ?

Ce fut tout ragaillardisé que Jil de Tanoques reprit la route, une fois leurs montures reposées. Ha ! Ce maudit sorcier n'avait qu'à bien se tenir ! S'il retenait encore Oriana, rien ne pourrait les

empêcher de la libérer ! S'il la retenait encore... Il le fallait. Elle devait être là-bas. Si elle n'y était pas... Les deux hommes refusaient d'envisager cette éventualité.

Chevauchant à bride abattue, ils arrivèrent à Sanjiar-Tham à la tombée de la nuit. Planté dans un décor aride, le village était une bourgade typique du nord du Galliëkar, aux demeures de briques rouges et de terre ocre. Sur la place principale, une maison commune permit aux voyageurs de se restaurer au chaud tandis que leurs bêtes étaient menées à l'écurie.

— Vous me semblez vannés, Messieurs, les apostropha le tavernier en leur apportant le plat du jour. Vous venez de loin ?

— D'Èqdên, mon ami, répondit Mieven en imitant l'accent traînant de la principauté. Je dois t'avouer que nous sommes plus qu'heureux d'être tombés sur votre patelin avant la nuit noire. Les dieux savent comme nous rêvions d'un bon feu après toute cette pluie ! Pas vrai, mon gars ?!

— Pour sûr, approuva le comte en entrant dans le jeu de l'espion. Je suis glacé jusqu'aux os ! Marre de ce fichu crachin !

— C'est la saison, rétorqua leur hôte, philosophe. Qu'est-ce qui vous amène à Sanjiar-Tham ? Vous comptez rester longtemps ?

— Juste le temps de prendre un peu de repos, répondit Mieven. Nous sommes à la poursuite d'un homme, un grand roux, genre joli cœur.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Ce qu'il a fait ? s'empourpra l'agent de la Marche, gonflé de colère. Il... Il a...

— Il a séduit sa fille, expliqua Jil en posant une main apaisante sur le bras de son complice.

— Par le sang de Dhanör ! Ce bellâtre va l'épouser, de gré ou de force ! gronda le prétendu père bafoué.

— Il doit être passé par ici, non ? s'enquit le seigneur de Tanoques.

— Je n'ai vu personne correspondant à cette description, désolé, s'amusa le tavernier sans en avoir l'air. Je vous sers un peu de vin ?

On ne plaisantait pas avec l'honneur des jouvencelles dans le Bassin ctasharre. Tout le monde compatissait... même si l'histoire allait faire rigoler à vingt lieues à la ronde.

— Du vin ? C'est pas de refus, ça nous réchauffera à l'intérieur. Ce... chien ! fulmina encore Mieven. Il est forcément passé par ici ! Je... Le manoir ! Nous sommes passés devant un manoir en arrivant. Je suis certain qu'il est là-bas !

— Aucune chance, mon pauvre monsieur, le détrompa le tavernier sur le ton de la confiance. Ce manoir est la demeure de Maître Geinkys. Un sorcier redoutable, croyez-moi. Des légionnaires sont même venus le chercher, il y a quelques jours. Toute une décurie. Service impérial, paraît-il. Maître Geinkys n'est pas un mauvais bougre mais... c'est un sorcier, quoi. Il a l'air... *spécial*. Votre gars, il aurait pas envie de mettre le pied chez lui, moi, je vous le dis. Y en a même qui racontent que le manoir est... *vivant*, comme qui dirait. Les murs bougent, à ce qu'on dit. Remarquez, ça ne m'étonne pas chez un sorcier. Mais quand même. En tout cas, moi, à la place de votre gars, j'irais pas.

— Mais vous m'avez bien dit que le sorcier était parti, non ? Mon futur gendre a pu se cacher chez lui en son absence.

— Ah mais, Maître Geinkys est rentré ! L'un de ses serviteurs est venu acheter des fruits au marché, hier matin. C'est nouveau d'ailleurs. Habituellement, c'est plutôt de beaux morceaux de gibier, avec des légumes et des épices. Mais là, il voulait des fruits, paraît-il. Des pommes. Votre gars est amateur de pommes ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? maugréa Mieven en goûtant le vin. Hier matin, vous dites ? Non, l'autre abruti était encore loin, hier matin...

Des fruits, hein ? Des pommes, en plus. En cette saison ? Intelligent caprice, qui permettait à

l'espion de la Marche de savoir qu'Oriana était retenue dans les environs. Quels indices avait-elle encore semés à son intention ? Ha ! Telle que Mieven la connaissait, sa petite princesse devait faire tourner ses geôliers complètement chèvre !

L'agent du duc vida son gobelet d'un trait et le tendit, la mine sombre. Le tavernier le resservit et, posant la cruche, s'éclipsa pour laisser son malheureux client à ses ruminations. Tout se déroulait comme prévu. Jil avait parfaitement tenu son rôle, se révélant même plutôt doué. Un acteur-né. Beau potentiel d'escroc, l'aristo... Mieven se demanda un instant si le comte jouait franc-jeu avec lui. Ses sentiments pour Oriana étaient-ils feints eux aussi ? Ou bien était-ce l'un de ces arrivistes lorgnant sur le trône ducal ? À tenir à l'œil...

Les deux voyageurs dînèrent de bon appétit, de ce qui leur apparut comme un ragoût de lièvre tout à fait acceptable. Épices intéressantes. Du raifort, leur apprit un curieux venu s'asseoir à leur table. Ah bon ? À retenir. Un autre leur offrit à boire, pour les consoler de leur mésaventure. On leur demanda des nouvelles des principautés. Les principautés ? C'était l'Empire, à présent ! L'Empire, un marché énorme pour celui qui ne se mêlait pas de politique. Ah, il y avait les taxes, bien sûr. On était écrasé par les taxes. Et ces barbares qui se prenaient pour des rois... Le Premier vindicteur devrait employer plus de natifs du Bassin ctasharre pour administrer correctement l'Empire. On avait l'expérience, pas comme ces arriérés des terres sauvages... Rien de tel que les bons vieux réflexes xénophobes pour détourner l'attention. Si cela ne suffisait pas, Mieven gardait dans la manche un exposé sur les subtilités du commerce du bois en Venkorie pour terminer d'assommer l'assemblée. Imparable.

L'espion n'eut cependant pas à en arriver à de telles extrémités. La soirée avançait et les hommes devaient rentrer à la maison. Le tavernier n'avait pas de chambre à leur proposer, mais il leur permettait de dormir dans un coin de la salle ou dans les écuries, à leur convenance. Les secondes sentaient le crottin de cheval, bien sûr, mais il y avait du foin, c'était plus confortable. Va pour les écuries ! Pour des voyageurs éreintés, le foin valait bien un lit de plumes ! Et puis, n'était-ce pas la proposition espérée ?

Lorsqu'ils furent seuls, Mieven recommanda au comte de Tanoques de prendre un peu de repos, prêt à donner le change en cas de visite impromptue. De son côté, il partait reconnaître le terrain autour du manoir.

* * *

Les trois lunes brillèrent dans la nue étoilée. Lylor, dont le cycle en trois décades réglait le décompte des saisons, était dans son deuxième quartier. Gibbeuse également, Mounour, passait plus loin à l'horizon, vers le nord. D'après les érudits, dans son ombre se tenait Mirour, la lune cachée, la déesse des Mystères, protectrice des secrets, des sentinelles embusquées... et des larrons invisibles. À l'ouest, bientôt ronde, Kumar se levait pour sa course rétrograde.

Depuis le coussiège de sa fenêtre, Oriana de la Marche les observait d'un regard vide, indifférente, ailleurs. Elle imaginait son père prisonnier de son corps de pierre, perdu dans un néant immobile dont il ne pouvait s'échapper. Voyait-il toujours le visage de son épouse dans le ciel du crépuscule ? Se réjouissait-il des trilles joyeux des oiseaux qui accompagnaient ses prières matinales ? Respirait-il les parfums de la terre après la pluie, ces parfums de vie qui nourrissaient son si bel optimisme ? Ressentait-il seulement quelque chose, lui qui s'émerveillait encore comme un enfant devant le miracle d'un bouton de pissenlit ? Souffrait-il ? Elle espérait tant qu'il ne souffrait pas. Grand Sûr-Hal ! Ô dieu de Miséricorde ! Épargne-lui au moins la souffrance !

Lèvres pincées, mâchoires et poings serrés, la princesse vitaliste se leva pour faire les cent pas. Elle

haïssait Geinkys pour ce que le sorcier avait fait à son père. Elle le haïssait avec une force telle qu'elle en était effrayée. Il ne lui avait fallu qu'un instant. Un misérable instant qui avait bouleversé toute sa vie. Quelques mots de pouvoir. Quelques syllabes maudites à jamais gravées dans sa mémoire. Des lettres de pierre qui tourneraient sans relâche au fond de son cœur jusqu'au jour de la délivrance... ou celui de la vengeance.

Avec une satisfaction mauvaise, la jeune femme songea à la dague qu'elle avait plantée dans le ventre du lithomancien. D'après ses geôliers, leur maître recouvrait lentement ses forces sous sa forme minérale. Il valait mieux pour elle qu'il s'en sorte, sinon... Sinon quoi ?! Oriana espérait bien l'avoir tué !

Et l'autre crétin qui n'arrêtait pas de ronfler derrière la porte !

Inspirant profondément, la dame de Trogine se força à retrouver son calme. Sa colère ne lui était d'aucune utilité, ne faisant que lui troubler l'esprit alors qu'elle avait tant besoin d'avoir les idées claires.

Cela faisait déjà deux jours qu'elle avait été enlevée. Enfermée dans une chambre luxueuse au dernier étage du manoir de Geinkys, elle ne savait comment s'échapper. La jeune femme avait d'abord envisagé de forcer sa porte, à la serrure somme toute rudimentaire. Mais solide. Très solide. Avec un garde planté derrière pour lui apprendre à vivre si elle ne se calmait pas. À l'éclat de son regard lorsqu'il l'avait menacée, Oriana avait compris que le rustre n'attendait que ça.

La princesse avait alors imaginé s'échapper par la fenêtre. Une fenêtre à meneau de pierre. Démodé mais très pratique, le meneau de pierre. Idéal pour y attacher une corde, improvisée à partir de ses couvertures par exemple. À peu près vingt-cinq pieds jusqu'au sol. Peut-être moins. Un peu haut mais faisable. Son geôlier avait dû lire dans ses pensées car il l'avait défiée de tenter l'expérience. Le rictus mauvais qu'il avait affiché l'avait poussée à examiner son environnement avec un soin tout particulier. Elle était prisonnière d'un sorcier. Un lithomancien. Enfermée dans une bâtisse élégante... dont la pierre laissait une impression malsaine. Jamais on n'avait vu agencement plus précis. Le travail était tel que l'ensemble paraissait taillé dans un seul bloc. Parfaitement lisse. Aucune prise. Trop poli pour être honnête. Au-dedans... comme au dehors. À forcer d'observer, la jeune femme avait fini par être intriguée par un léger malaise optique : il lui avait semblé déceler du mouvement à la surface du mur extérieur, comme un genre d'onde se propageant à la manière de cercles concentriques à la surface de l'eau. Parfois, naissaient même quelques aspérités... qui s'évanouissaient aussi vite qu'elles étaient venues. L'onde s'était coulée vers la croisée, jusqu'au rebord sur lequel Oriana était appuyée. Sentant un mouvement sous ses mains, la princesse les avait prestement retirées. Grand Sûr-Hal ! La pierre avait cherché à les avaler ! Quel maléfice le lithomancien avait-il encore inventé ? Quelle horreur était tapie dans ce mur, prête à dévorer les malheureux qui auraient l'infortune de l'approcher ?

La seule issue était la porte, gardée par une brute en armes. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'attendre. Attendre que le lithomancien vienne la narguer. Attendre que la Légion la traîne aux pieds du Premier vindicateur. Le cœur de la dame de la Marche s'affola alors qu'elle s'imaginait enchaînée, au pouvoir du semi-lacertys. Non. Non ! NON !

Le hululement d'un hibou la tira de ses sombres réflexions. Non : une chouette. Hibou. Hibou. Chouette. Le cœur battant, Oriana se précipita à la fenêtre, sondant la nuit à la recherche de... Là ! Cette silhouette, ramassée devant les buissons ! N'osant répondre au signal de peur de réveiller le planton affalé derrière sa porte, la dame de Trogine fit de grands signes à son sauveur... qui lui répondit ! Sûr-Hal soit loué ! Mieven était venu.

Elle était là ! Elle était bien là ! Bornila avait retrouvé sa petite princesse. Le sorcier l'avait enfermée tout en haut de son manoir. Il se releva et, avec une discrétion étonnante pour un homme de sa corpulence, vint s'adosser à l'édifice, sous la fenêtre de sa protégée.

— *Lei ! Myut perical !* l'avertit Oriana en venkorien.

« Non ! Mur dangereux ! ». La rumeur. Les murs vivants. Mieven s'écarta aussitôt et leva les yeux vers la jeune femme. Sur un dernier signe, elle disparut dans sa prison. Y avait-il un geôlier ? L'avertissement avait-il été entendu ? Si Oriana avait pris la précaution de ne pas le lancer en ctasharre, la *lingua franca* de l'Alliance, c'était bien qu'elle se savait surveillée. Mieux valait déguerpir. Courbé en deux, l'agent de la Marche se faufila dans la nuit.

* * *

Oriana s'agenouilla à la lueur des lunes, mains sur les cuisses. Clic. Clac. Sa porte s'ouvrit sur une silhouette massive. La brute qui l'avait enfermée. Le rustre qui ne rêvait que de la frapper. Sans un mot, la princesse de Troigne releva la tête pour le toiser avec toute la morgue dont elle était capable. Une longue minute passa.

— C'qui s'passe ? C'est quoi, ça ? gronda-t-il.

— Ça ? Cela s'appelle « prier », expliqua-t-elle non sans ironie. Je rends grâce aux dieux pour toutes leurs bontés.

— À c't'heure ?

— Oui, « à c't'heure ». Pour une obscure raison, j'ai quelque peine à trouver le sommeil en ce moment. Cela vous cause-t-il un problème ?

— Ouais, quand on m'éveille.

— Oh ! Vous voudrez bien me pardonner, je me suis peut-être un peu emportée. Vous le comprendrez, je pense ?

— M'en fous. J'veux pas t'entendre, sinon tu dérrouilles. Compris ?

— J'ai bien compris. Des nouvelles de votre maître ?

— 'Viendra t'voir bientôt.

— J'en suis fort aise. Voulez-vous bien retourner à votre poste, à présent ?

Ne venait-elle pas de lui donner un ordre, là ? Bien tourné, pour ressembler à une simple requête, mais avec un air d'autorité quand même. Elle n'avait pas à lui donner d'ordre. Ce n'était qu'une prisonnière qui devait apprendre à rester à sa place. Ce n'était pas à elle de le congédier, c'était à lui de décider quand il voulait partir. En même temps, il n'allait pas passer la nuit à la regarder prier, c'te pimbêche.

— Gare à toi si tu m'déranges encore !

La dame de la Marche se détourna sans se donner la peine de répondre. Le garde referma derrière lui. À double tour. La jeune femme poussa un soupir de soulagement. Elle se leva et, dans le plus grand silence, se présenta à la fenêtre pour fouiller la nuit du regard. Personne. Mieven était probablement reparti. Il savait où elle était. Il allait revenir la chercher.

La princesse attendit. Attendit. Longtemps. Une éternité. Les ronflements n'avaient guère tardé à reprendre derrière la porte et elle-même se sentait gagnée par le sommeil lorsque son cœur bondit. Oui ? Non ? Oui ! Enfin ! Une silhouette dans la nuit. Une ? Non, deux ! Près des buissons. Hibou. Hibou. Chouette. Accrochée au meneau qui coupait en deux l'ouverture, Oriana se pencha et répondit par des grands signes. L'imposante stature de son garde du corps s'avança à découvert. À la lueur des lunes, il éleva... une arbalète. Puis... une corde ? Oui, une corde. Une arbalète. Une corde. Compris.

Aussi silencieusement que possible, la jeune femme alla chercher le matelas sur lequel elle dormait. Au dehors, l'espion et son comparse terminaient leurs préparatifs. Soufflant dans ses mains pour grossièrement imiter le cri du hibou, la princesse leur signala qu'elle était prête. Mieven lui répondit par un chuintement de hulotte irréprochable. Vraiment doué, le père Bornila ! Oriana n'avait jamais compris comment il faisait. Prenant soin de ne pas s'exposer, elle dressa sa couche devant la fenêtre et attendit. Quelques instants plus tard, un carreau se ficha dans le matelas. La princesse l'étendit sur le parquet et, vite, vite, tira sur la cordelette attachée à la flèche. Elle récupéra ainsi une corde de chanvre qu'elle noua solidement au bâti.

De l'autre côté de la porte, le garde ronflait toujours.

Oriana passa le bas de sa robe dans sa ceinture, grimpa sur le coussiège et, avec mille précautions, s'accroupit au bord de la fenêtre. En bas, ses sauveurs tendaient la corde jusqu'aux buissons. Elle l'attrapa fermement, le plus loin qu'elle put par-dessus le rebord, prit une profonde inspiration... et sauta.

Dans une violente secousse, la jeune femme se retrouva cramponnée à bout de bras, à quelques vingt-cinq pieds au-dessus du sol. Elle avait réussi à ne pas toucher le mur. Si *la chose* qui y était tapie ne réagissait qu'au vivant, elle était hors de danger. Presque. Malgré tous ses efforts, ses mains s'ouvraient lentement alors qu'elle se balançait dans le vide. Il lui fallait faire vite. Agripper la corde avec ses jambes. Vite. Avant de lâcher prise. Vite. Avant que cette fichue robe ne glissât de sa ceinture !

Serrant les dents, la princesse de Trogine tira sur les bras et lança les jambes. Oui ! Sans reprendre son souffle, elle rejoignit ses sauveurs avec l'agilité d'un écureuil.

Les deux hommes étaient arc-boutés contre un pieu planté en terre, grâce auquel ils maintenaient la corde loin de l'édifice ensorcelé.

— Une épée, demanda la princesse une fois sur la terre ferme. Donnez-moi une épée. Je n'ai compté que deux hommes d'armes, probablement endormis. Le sorcier est blessé. Nous avons une chance d'en finir avec lui.

— Il est préférable de fuir, Madame, objecta son garde du corps. Notre expédition n'est pas de taille contre Geinkys.

— Il est blessé, te dis-je ! fulmina-t-elle. Je lui ai planté un couteau dans le ventre ! Pour ne pas mourir, il l'a retiré et s'est changé en statue d'argile – ou quelque chose comme ça. Ses sbires m'ont appris qu'il était en train de recouvrer ses forces. Nous ne pouvons pas laisser passer une occasion pareille !

— Madame ! Vous m'avez vous-même mis en garde contre le mur de ce manoir. Le mur ! Simplement le mur ! Combien d'autres maléfices nous attendent dans cette demeure ? Le lithomancien est blessé, vulnérable. Avec de tels pouvoirs, que vous feriez-vous à sa place ?

— Il a pétrifié mon père !

— N'est-ce pas suffisant, ma chère ? intervint son deuxième sauveur.

— Jil ?!

Dans la nuit, sous sa grande cape de voyage, elle ne l'avait pas reconnu.

— Nous ne pouvons nous permettre de vous perdre également, Oriana. Je me joins à votre serviteur pour vous enjoindre de vous enfuir avec nous. Nous reviendrons, je vous le promets ! Ne craignez pas pour votre père. Le chevalier Joivair met tout en œuvre pour assurer sa sécurité. Vous savez comment il est...

Désespérée, la princesse fit un pas en direction du manoir, hésitante.

— Madame, appela simplement Mieven.

La voix de la raison.

Oriana attrapa sa robe et partit en courant dans la nuit. Abandonnant le matériel inutile, l'espion et le comte la rejoignirent et la guidèrent jusqu'à un bosquet éloigné où étaient cachés les chevaux. Une fois en sécurité, la jeune femme remercia chaleureusement ses héros. Comment avaient-ils su où la trouver ? Combien de risques avaient-ils encourus pour la libérer, insensés qu'ils étaient ?!

Jil était radieux. Pour se donner une contenance, il massait son épaule endolorie. Deux fois rien : le pieu autour duquel la corde était nouée avait tenté de lui échapper au moment où sa princesse avait sauté. Depuis le temps qu'il rêvait qu'elle lui manifesterait à nouveau un peu plus qu'un intérêt poli ! Il en croyait à peine ses oreilles : il était son héros ! Même s'il partageait cette gloire avec un valet – certes, un peu particulier –, il l'avait sauvée ! Peut-être même pouvait-il espérer que la gratitude de la jeune femme ranimerait les flammes de leur ancienne idylle ?

Hélas, aux démonstrations d'affection se substitua vite un fort ressentiment qui lui ressemblait plus. Elle s'était cru perdue et n'attendait plus que l'instant où elle allait être traînée aux pieds du Vindicateur. Mais elle avait été libérée et allait travailler de toute son énergie à la perte de ses ennemis. Les jours de Geinkys étaient comptés ! Et après lui, viendrait le tour du semi-lacertys. Ils ne perdaient rien pour attendre ! Jamais la Marche ne baisserait les armes devant l'opresseur !

— En avant ! ordonna-t-elle en sautant en selle.

Conduits par Bornila, ils partirent au petit galop dans la nuit. Dans le ciel étoilé, les lunes diffusaient une lueur suffisante pour leur permettre de voyager sans risque de mauvaise chute. Les fugitifs voulaient couvrir le plus de distance possible avant que les sbires du sorcier ne découvrirent l'absence de la prisonnière. Ils ne firent halte qu'au petit matin, alors qu'Iriôn s'élevait à l'horizon, dans un paysage de collines arides. Pendant que les chevaux broutaient la végétation clairsemée, leurs cavaliers s'installèrent pour un déjeuner frugal à même le sol.

— Ma princesse va prendre froid, murmura Mieven en lui couvrant affectueusement les épaules d'une élégante veste de laine grise.

La dame de Trogine adressa à son serviteur un sourire fatigué et resserra le manteau autour d'elle.

— J'ai pris la liberté de me servir dans votre garde-robe, expliqua-t-il en déposant auprès d'elle des vêtements confortables. Je me suis dit que votre mise ne serait guère adaptée à notre petite équipée.

— Tu penses à tout, mon ami, le complimenta la jeune femme.

— Si seulement... commença l'agent du duc. J'aurais dû être là. J'aurais pu...

— Joivaire et moi avons exhorté mon père à ne pas recevoir ce maudit sorcier, l'interrompit Oriana. Certes, nous ignorions qui il était, et quand bien même... Tu le connais : dès lors qu'il s'agit de ses grands principes... Ta voix n'aurait fait que s'ajouter en vain aux nôtres. Je crois qu'il est des jours où le destin s'écrit sans que nul ne puisse rien y faire. C'était un de ces jours, sans doute. Un sombre jour...

— Madame, je vous jure de ne pas prendre de repos avant d'avoir libéré notre seigneur de la malédiction du lithomancien, promit solennellement le comte de Tanoques en s'agenouillant devant l'élue de son cœur.

— Il vous faudra bien dormir de temps en temps, Messire, le taquina la princesse de Trogine. Mais je vous sais gré de cette noble intention. Je compte sur votre aide plus que sur toute autre, Jil. Nous aurons fort à faire à notre retour.

— Votre confiance m'honore, Oriana, assura son soupirent en lui prenant la main. Vous savez que je ferai tout pour m'en montrer digne. Soyez assurée que je mettrai tout en œuvre pour soutenir le commandant Joivaire dans sa tâche en votre absence.

— Pardon ? fit-elle en récupérant sa main.

— Vous ne pouvez pas rentrer, Madame, expliqua le comte en se relevant. Votre garde du corps et moi en avons longuement discuté. Pour notre ennemi, il est évident que vous allez vouloir regagner

Trogine le plus rapidement possible. Il va tout tenter pour vous reprendre... alors que nous ne pouvons nous permettre de vous perdre. Vous êtes la dernière Périltan, Madame. La seule héritière du trône ducal. Le Premier vindicateur ne doit pas vous retrouver. J'ignore combien de temps encore nous pourrions contenir les assauts de ses hordes mais vous, vous devez disparaître. Vous êtes l'âme de la Marche, l'incarnation de tous nos espoirs. Rien n'est perdu tant que le semi-lacertys ne vous tient pas en son pouvoir.

— Mais c'est précisément pour cette raison que je dois me tenir parmi mes gens ! s'insurgea la princesse vitaliste. Je refuse de les abandonner à la voracité du Vindicateur ! Je suis la dame de la Marche ! Ma place est sur les remparts de Castel-Trogine !

— C'est la place de votre père, Madame, corrigea le comte. Il est le cœur et la force de notre pays. C'est à lui et à ses hommes liges de se dresser devant l'ennemi. Pour vous protéger, ainsi que toutes les femmes, les enfants et les vieilles gens de notre pays. Vous ne conduirez pas nos soldats sur le champ de bataille, Oriana. Je ne doute pas que vous en ayez le courage, ou même les compétences. Non, c'est que – sans vouloir manquer de respect à votre défunte mère – ce n'est tout simplement pas à vous de le faire.

La jeune femme foudroya le comte du regard. S'il croyait qu'elle allait se cacher pour des raisons aussi futiles ! « L'âme de la Marche », « l'incarnation de tous nos espoirs »... Jil la considérait comme une icône, un symbole... une potiche, oui ! Sous couvert de romantisme, son ancien prétendant voulait l'éloigner pour des raisons purement misogynes : la guerre est une affaire d'hommes, Madame. Certes, Messire : une chose aussi stupide !

— Votre père serait anéanti si vous étiez tuée, intervint Mieven en voyant sa protégée s'empourprer peu à peu. Nous aurons vite trouvé un moyen de lever la malédiction qui le frappe, mais ce serait en vain si c'est pour le voir s'effondrer sur votre tombe. Tout le monde sait qu'il n'a jamais fait le deuil de votre mère. Vous perdre vous aussi lui serait plus sûrement fatal qu'un coup de poignard dans le cœur. Le semi-lacertys veut faire payer à la Marche son insolence. Il a prouvé qu'il ne reculerait devant rien pour vous humilier. Croyez-moi, s'il ne peut avoir votre main, il aura votre tête. Et n'aura plus qu'à s'esclaffer du désespoir qui terrassera votre père... et notre pays tout entier.

Oriana pinça les lèvres. L'espion avait usé d'arguments beaucoup plus convaincants que les mièvreries de son soupirant. Et puis... il y avait quelque chose que Mieven ne lui disait pas. Elle le sentait. Elle le lisait dans son regard. Elle l'entendait dans ses silences. Il ne le lui dirait que lorsqu'ils seraient seuls.

— La Marche a besoin d'alliés, plaïda encore le comte de Tanoques. Vous êtes notre meilleure ambassadrice.

— Soit, décida-t-elle. J'accepte de disparaître pour le moment. Veillez néanmoins à ce que nos compatriotes sachent que je suis libre et que je me consacre tout entière à la sauvegarde de notre pays. Jil, je vous confie le destin de la Marche. Soyez le soutien dont Joivaire a besoin en ces heures terribles. Rassemblez les pairs du duché : il faut contrôler les arsenaux, organiser les caches de vivres, préparer l'évacuation de la population... Faites croire que mon père a pu vaincre le sortilège. Qu'un officier paraisse de temps à autre sur les remparts vêtu de l'une de ses armures pour rassurer la population et tromper l'ennemi. Toutes les mesures de sécurité sont portées au niveau d'alerte maximum.

— Il en sera fait selon vos directives, Madame, approuva le comte. Je suppose que vous irez d'abord chercher refuge en Maeg Natan ? Nul doute que la reine des fées vous accueillera avec toute l'estime qui vous est due.

— C'est une idée, intervint Bornila. Cependant, Messire, tout le monde sait à quel point vous êtes proche de notre dame. À la place de l'ennemi, c'est Joivaire et vous que je ferais surveiller en

priorité. Dès lors, je pense que moins vous en saurez et mieux cela vaudra.

— Bien sûr. Mais comment ferai-je pour vous contacter ?

— C'est moi qui vous contacterai, fit Oriana en se levant. En attendant, si vous voulez bien me laisser un peu d'intimité...

La jeune femme se préparait à passer un gros pantalon de cuir, plus indiqué qu'une robe de cour pour la pratique de l'équitation. Les deux hommes se détournèrent pour vaquer à l'une ou l'autre tâche. Il fallait lever le camp. Se séparer. À son grand regret, le comte de Tanoques allait confier la vie de sa princesse à un simple garde du corps. Ô combien il aurait aimé l'accompagner dans son exil ! Partager ces moments de tension, toujours sur le qui-vive, à se demander quand ils allaient être repris. Il aurait pu lui prouver combien elle pouvait se reposer sur lui. Il aurait pu lui prouver combien il tenait à elle. Les épreuves les auraient rapprochés... Mais il devait rentrer pour organiser à la défense du duché. Oriana lui faisait confiance. Après tant d'efforts pour la reconquérir, il ne voulait pas risquer de la décevoir. Il ne faillirait pas.

— Oriana, commença-t-il alors qu'ils se préparaient à monter en selle. Je vous fais le serment de tout faire pour sauver votre père. Je donnerai ma vie pour la Marche. Vous pouvez compter sur moi.

— Je le sais bien, mon ami, lui sourit-elle en lui prenant la main. Je vous conjure cependant d'être prudent. Un héros mort ne sert à personne.

Le comte de Tanoques s'inclina avec déférence et sauta à cheval. Sur un dernier signe de tête, il fit volter sa monture et fila vers les montagnes, au nord-ouest.

La princesse vitaliste le regarda s'éloigner en silence, vers un destin qu'elle avait l'impression de fuir. Si sa raison avait été convaincue par les arguments de ses compagnons, son cœur se révoltait à l'idée d'abandonner son pays. Respectueux de son besoin de mutisme, Mieven attendait discrètement, en retrait.

— Alors ? Que souhaitais-tu me dire ? s'enquit-elle finalement.

— Le chevalier Joivair craint que nous ayons été infiltrés, révéla-t-il. Ou trahis. La situation est devenue trouble sur nos terres. Certains accusent les réfugiés. Le chevalier préfère vous savoir loin de Trogine pour le moment. Le temps que l'ennemi passera à vous rechercher sera autant de gagné pour la défense du duché.

— Vous avez vraiment réfléchi à toutes les excuses pour m'empêcher de rentrer, n'est-ce pas ? ironisa la jeune femme en se hissant en selle. Eh bien, où irons-nous alors ?

— Que pensez-vous de Nhermar ? proposa son serviteur en enfourchant à son tour sa monture. Vous vous souvenez d'Apéis ? Un fidèle de votre père, qui m'a grandement aidé lors de ma prise de fonctions, à l'époque. Il s'est retiré des « affaires » mais doit avoir conservé un réseau intéressant. Comme l'a dit le comte, nous avons besoin de nouveaux alliés.

Nhermar, la cité des princes d'Èqdên. Dame Sylla s'était suicidée peu après avoir signé l'acte de capitulation de la Venkorie. Pauvre femme. La postérité ne se souviendrait que de la lâcheté dont elle avait fait preuve pendant son Tour de Garde, responsabilité quinquennale échue à sa principauté en cette période tragique. Peu savaient que, jour après jour, on lui avait livré les pieds, les doigts et les oreilles de son petit garçon, enlevé par les prêtres de la Douleur. Quelle mère n'aurait pas cédé ? En récompense de sa reddition, ces monstres lui avaient rendu son enfant... en plusieurs morceaux.

Talonnant son cheval, Oriana le lança en direction du soleil levant. Oui, Nhermar était un bon endroit pour commencer à chercher des alliés. Entre honte et colère, certains de ses anciens dirigeants devaient forcément comploter contre le Vindicateur.

Restait à déterminer lesquels.

CHAPITRE IV

LA GRENOUILLE

Affichant un air ennuyé, Oriana feignait d'ignorer les légionnaires qui inspectaient la barge à bord de laquelle Mieven et elle avaient gagné Nhermar. « Contrôle de routine », prétendaient-ils. Tu parles ! Ces corrompus attendaient plutôt que le capitaine leur glisse leur pot-de-vin, oui ! En attendant, ils jouaient les matamores, ouvrant les barils, déchirant les ballots ou importunant les passagers excédés.

Quelle déveine ! Dire que la princesse et son serviteur avaient traversé la moitié du Galliékar et de l'Èqdên sans rencontrer le moindre problème... Il avait fallu que ces maudits leur tombent dessus juste à l'arrivée ! Tandis qu'elle pestait intérieurement, un soldat se rapprocha d'elle et, d'une main gantée, lui souleva le menton. Sans rien laisser paraître de son sentiment de révolte, la dame de Trogine soutint le regard de l'impudent sans ciller. Elle avait glissé deux poignards dans son dos, sous sa longue veste de cuir brun. Son garde du corps se tenait à ses côtés. S'il fallait agir...

— On se connaît, non ?

Oriana ne se donna pas la peine de répondre.

— Oui, j'en suis sûr, nous nous sommes déjà rencontrés.

L'accent de l'homme le désignait comme Venkorien. Ce traître ne s'était pas seulement rendu, il était passé à l'ennemi. En plus, ce séducteur de bas étage avait le mauvais goût d'employer une tactique d'approche on ne peut plus éculée.

— Dans tes rêves ? proposa la jeune femme, glaciale.

Un instant déstabilisé, le regard du légionnaire se durcit.

— Non mais tu te prends pour qui, pétasse ? cracha-t-il en raffermissant brutalement sa prise sur le menton de l'effrontée. Tu sais ce qu'il en coûte de manquer de respect à un soldat de l'Empire ?

— Cette demoiselle n'a nullement eu l'intention de vous manquer de respect, légionnaire, intervint l'affable Mieven Bornila.

Glissant quelques pièces dans la main libre du militaire, l'agent de la Marche s'interposa devant sa princesse.

— Il faut lui pardonner, poursuivit-il. Depuis qu'elle se sait promise à l'un de vos puissants armateurs, son humeur s'est quelque peu dégradée. Vous comprenez.

Hochant la tête, le soldat lorgna la jeune femme d'un air vicieux. Il aurait dû s'en douter : un si joli petit lot, c'était forcément réservé au politique...

— Ça ira pour cette fois, fit-il, magnanime. Mais que cette... « demoiselle » apprenne à se tenir. Tout le monde n'est pas aussi compréhensif que moi.

Serrant les dents d'indignation, Oriana fusilla le légionnaire du regard. Comment osait-il... ? Peu désireux de s'attirer les foudres de sa hiérarchie, le militaire abandonna sa proie et rejoignit ses

camarades. Ayant obtenu la gratification attendue, ils terminèrent leur inspection et s'en allèrent chercher d'autres victimes à extorquer.

— Quelques minauderies ne coûtent rien, murmura Mieven à sa maîtresse lorsqu'ils se furent suffisamment éloignés.

— Je sais, grommela-t-elle. Mais ce traître avait dépassé les bornes.

— Vos bornes ont récemment été déplacées, rappela l'homme de main.

Comment l'oublier ? Depuis qu'ils avaient décidé de se rendre à Nhermar, l'espion n'avait eu de cesse de préparer la princesse vitaliste aux manières des milieux interlopes de la capitale. Oh ! Elle apprenait vite. Néanmoins, il fallait confronter la théorie à la pratique. Ce petit incident lui servirait de leçon.

La jeune femme jeta son havresac sur son dos et emboîta le pas à son garde du corps. Ils descendirent l'échelle de coupée et se mêlèrent à la foule qui se pressait sur le quai. Ce n'était pas la première fois que la dame de Trogine visitait la capitale d'Èqdên. Comme tous les enfants des seigneurs de Venkorie, Oriana avait dû voyager dans les principautés dès qu'elle avait été en âge de se marier, afin d'aller présenter ses hommages à toutes les grandes familles du pays. En soi, cet épisode ne lui avait pas déplu. Elle s'était même plutôt amusée. En revanche, elle s'était attachée à laisser le souvenir d'une personnalité qui n'entendait en rien céder le pas à son futur époux. Un coup de genou bien placé, au cours d'une soirée un peu arrosée, avait enseigné les bonnes manières à un marquis trop imbu de sa personne. Au grand dam de son père, la rumeur avait fait le reste.

Alors qu'ils remontaient le long du Marionil, le fleuve qui faisait la prospérité de la région, la princesse vitaliste se prit à admirer les riches façades des hôtels particuliers alignés sur les quais. Situé au centre du Bassin ctasharre, le pays entretenait un commerce florissant avec toutes les nations de l'Alliance. Bâtie au cœur des principautés, en aval d'un véritable nœud d'affluents, Nhermar était la plus puissante cité de Venkorie. Les marchandises étaient débarquées dans les ports fortifiés de l'estuaire avant d'être acheminées vers la capitale à bord des grandes barges sous monopole de la C.A.E – la Compagnie des armateurs d'Èqdên. Oriana avait étudié les systèmes de taxes que percevaient les princes de Nhermar sur le trafic fluvial : un impôt particulièrement utile, qui permettait de redistribuer un peu de cette fortune au profit des habitants de la cité, puis du pays tout entier. Qu'en était-il depuis l'avènement du Vindicteur ? Les taxes avaient-elles augmenté pour mieux remplir les caisses de l'Empire ou bien les armateurs se contentaient-ils de soudoyer quelques fonctionnaires pour protéger leurs intérêts ? Un tel contrôle sur le trafic fluvial était un atout à prendre en considération par n'importe quelle faction... et un premier axe d'effort dans la recherche d'alliés potentiels.

— Après la taverne, à droite, indiqua Mieven alors qu'ils arrivaient à un établissement où allait et venait toute la faune portuaire.

L'après-midi était bien avancé. Aux files de portefaix commençaient de se mêler des groupes de fêtards ayant terminé leur journée. Évitant les uns, contournant les autres, la princesse s'engagea à la suite de son serviteur dans un réseau de venelles menant à un quartier plus modeste de l'arrière-port. Ils s'arrêtèrent devant la devanture d'un marchand d'épices. Une petite cloche sonna lorsqu'ils en poussèrent la porte. Levant la tête de la liste d'une cliente, le commerçant marqua un instant de surprise avant de les accueillir d'un sourire radieux.

— Je vous en prie, entrez ! entrez ! leur lança-t-il en rajustant ses lorgnons sur son nez. Pour le plaisir des yeux et des papilles, faites le tour de l'échoppe pendant que je sers Madame.

Après. Oriana lui avait rendu visite de la part de son père, lors de son séjour à la cour d'Èqdên. Alors qu'elle ne gardait que le vague souvenir d'un grand bonhomme tout sec qui lui offrait des pommes soigneusement astiquées lorsqu'elle était petite, l'ancien valet l'avait accueillie avec

beaucoup d'émotion. Loin des cérémonies de l'aristocratie, elle avait passé un moment délicieux en compagnie du vieillard dégingandé.

Ce dernier était parti s'établir à Nhermar une quinzaine d'années plus tôt, pour reprendre une affaire proposée par un contact dans la C.A.E. Une opportunité unique. Avec le soutien du duc, il s'était constitué une petite fortune, qu'il avait sagement su faire fructifier par des placements avisés. Séparé d'une épouse volage, il préférait vivre seul. Prudent, discret, jouissant d'un solide réseau de relations, l'ancien valet était un allié parfait pour les fugitifs.

Le vieil homme termina de servir sa cliente, la raccompagna et, après s'être assuré que nul n'allait venir le déranger, referma sa porte avant de se tourner vers ses visiteurs.

— Madame ! s'exclama-t-il. Quel honneur de vous recevoir en ma modeste demeure !

Il allait s'incliner lorsque la princesse s'avança pour le serrer dans ses bras.

— J'ai besoin de toi, Apéis, lui dit-elle.

— Je suis pour toujours au service de Votre Altesse, assura-t-il, soudain inquiet. Que se passe-t-il donc ?

— Le duc... commença Mieven en le saluant à son tour.

— Grand Sûr-Hal !

Le vieux serviteur fut anéanti d'apprendre la malédiction qui frappait le seigneur de la Marche. Bien sûr qu'il allait héberger Dame Oriana ! Il allait la cacher pendant tout le temps qu'elle voulait. Il connaissait du monde. Ses activités lui permettaient de se tenir bien informé. Il aurait rapidement des nouvelles de Trogine. Il fallait joindre des résistants, oui. Il n'avait pas encore de lien avec les réseaux clandestins mais certaines de ses relations pourraient sans doute...

— Contente-toi d'ouvrir les oreilles, lui recommanda Mieven. Il est préférable que tu ne t'exposes pas pour ne pas éveiller l'attention. J'ai d'autres contacts pour collecter ce genre de renseignement.

— Demandez-moi tout ce que vous voulez, Madame. Foi d'Apéis, je ferai tout pour vous l'obtenir.

— Vraiment tout ? s'enquit-elle. Même... ton fabuleux ragoût aux olives ?

Le sourire du vieil homme lui illumina tout le visage. Elle n'avait pas oublié !

— Je crois même pouvoir l'accompagner d'un petit coteau d'Inqar de 1705 dont vous me direz des nouvelles, proposa-t-il.

1705. Une grande année pour les crus légers de Sarulie. Ce coteau d'Inqar devait être une véritable fête pour les papilles. Ne voulant pas ternir la joie de son hôte, Oriana lui rendit son sourire et lui prit le bras. Elle était leur princesse, l'âme et le cœur de leur pays. Elle leur devait d'afficher un masque d'assurance inébranlable. Alors que son âme et son cœur à elle n'étaient emplis que de l'image d'une statue de pierre.

* * *

La dame de Trogine termina de verrouiller la porte du deux-pièces où l'avait logée Apéis, à l'étage d'une jolie demeure en bordure du Marionil, et descendit l'escalier de service pour rejoindre son garde du corps. Cela faisait plusieurs jours qu'ils étaient arrivés. Plusieurs contacts éventuels avaient déjà été vérifiés, par l'intermédiaire du vieil homme ou par investigations directes de Mieven. Certains étaient morts, d'autres avaient disparu. Les derniers prospéraient trop pour être honnêtes. Si elle avait quelque temps espéré facilement rencontrer le réseau de résistance locale, Oriana avait dû rapidement déchanter. Tant mieux : cela signifiait que ses alliés potentiels étaient discrets. À moins que le Vindicateur eût écrasé toute velléité de rébellion à Nhermar. La princesse de la Marche ne savait plus que penser. Elle avait besoin de prendre l'air.

Il faisait beau ; seuls quelques nuages s'effiloçaient dans un ciel radieux, promesse d'une agréable journée. Sûrhayt, le mois consacré à son dieu tutélaire, s'installait peu à peu. L'air embaumait des parfums du printemps, les oiseaux gazouillaient sur les toits. Toute la cité s'éveillait de bonne humeur. Malgré la fraîcheur matinale, Oriana rabattit le col de son paletot, optimiste. Légèrement maquillée, elle laissait sa longue chevelure aile-de-corbeau flotter librement par-dessus une vêtue un peu garçonne. Enfonçant ses mains dans ses poches, elle prit la direction de la place du marché. Elle n'avait besoin de rien : Apéis avait veillé à tous ses besoins. Il avait même pensé aux fleurs ! Non, la jeune femme avait simplement envie de se promener, de flâner, d'observer. Elle voulait sentir la cité pour deviner où se terraient les vitalistes ou autres fidèles des cultes interdits. Ils ne pouvaient pas être tous partis !

Devisant de tout et de rien, la dame de Trogine et son protecteur se mêlèrent bientôt à la foule éparse, pressée autour des étals proposant les plus beaux produits. Laisant les allées des légumes de saison et leurs marchands enjoués, ils s'engagèrent dans l'espace consacré à la volaille caquetante. Enfermés dans des cages ou gisant à même le sol, les pattes attachées, les oiseaux dormaient ou tournaient leur regard rond vers le chaland, dans l'attente de leur appétissant destin.

— Tiens ! Regarde celui-là ! s'exclama Mieven en revenant soudain vers une cage pleine de pigeons.

La princesse de la Marche rejoignit son serviteur.

— Ne tournez pas la tête, dit-il en lui montrant un volatile au hasard. À votre droite, le blond mal coiffé qui fait semblant de s'intéresser aux poules ; il nous suit depuis la rue des potiers.

La jeune femme se pencha pour faire semblant d'examiner l'oiseau qui lui était désigné, repéra furtivement l'individu et hocha la tête en souriant comme à une bonne plaisanterie.

— Que diriez-vous de lui demander ce qu'il nous veut ? proposa l'espion.

— Il est seul ?

— Je crois. Pas de renfort à proximité en tout cas.

— Alors en avant, fit-elle en se redressant.

— C'est parti.

La princesse et son garde du corps reprirent leur route comme si de rien n'était. Avec son histoire de pigeon, Mieven avait trouvé un prétexte pour évaluer leur situation d'un simple coup d'œil. Ils étaient suivis. Par qui ? Depuis quand ? Comment avaient-ils été repérés ? Et surtout... L'homme n'était peut-être pas aussi seul que l'espérait l'espion de la Marche. Néanmoins, c'était leur premier contact. Il fallait courir le risque.

Cheminaut d'un pas tranquille, tous les sens à l'affût, les fugitifs quittèrent le marché et s'engagèrent dans le réseau de venelles au nord de la place. À droite. À gauche. À droite. Poussant la princesse vitaliste à l'abri d'une encoignure, Mieven Bornila se retourna pour faire face à leur suiveur.

— Tu me cherches, petit ? lança-t-il lorsque l'inconnu se présenta à l'angle de la ruelle.

Surpris, l'homme eut un mouvement de recul, hésitant. L'imposant espion s'avança d'un pas, le regard sombre.

— Tout doux, Deux Pouces, fit une voix sur sa gauche. La Plume est un bon petit gars.

Plus vif que sa corpulence permettait de le soupçonner, le garde du corps pivota d'un quart de tour et recula pour avoir tous ses adversaires dans son champ de vision. Escorté de deux canailles aux mines patibulaires, le nouveau venu le considérait d'un air crâne. Coiffé d'un bonnet de marin, le teint couperosé d'un amateur de boissons fortes, le malandrin était affublé d'un appendice nasal impressionnant.

— Tarin, le salua Mieven d'un ton neutre.

Tandis que le dénommé la Plume ne les lâchait pas d'une semelle, les bandits étaient venus à leur

rencontre en passant par des venelles parallèles. Beau travail.

— Comment ça va, vieux frère ? s'enquit le dénommé Tarin, enjoué.

— Pas mal et toi ?

— Oh, moi, tu sais... Les reins. On rajeunit pas, hein ? Le temps passe. On perd de vue les vieux amis... Ça fait longtemps qu'on n'avait plus eu de tes nouvelles. Mais je vois que ça a l'air de bien aller !

— J'ai pas à me plaindre.

— Ça ! On peut savoir qui est la charmante personne qui t'accompagne ?

Repérée, évidemment. Oriana vint se placer derrière son serviteur, prête à le soutenir si la situation venait à dégénérer.

— Ma fille.

— Ta fille, vraiment ? ironisa le voyou. Heureux homme : ton épouse doit être une véritable déesse pour avoir donné le jour à une telle beauté. Peut-on connaître le nom de cette adorable enfant ?

— Pour toi, ce sera « la Grenouille ». Et pas touche... ou tu pourras vérifier si je mérite toujours de m'appeler Deux Ponces.

Deux ponces : la longueur d'un poignard. Dans une autre vie, Mieven Bornila s'était taillé une solide réputation à la pointe du couteau.

— Allons, allons ! Jamais je ne manquerai de respect à la fille d'un ami, tu le sais bien. Au contraire...

Ôtant son bonnet, Tarin dépassa prudemment Mieven pour s'incliner très bas devant la dame de la Marche.

— Bienvenue à Nhermar, belle Grenouille, lui souhaita-t-il avec obséquiosité. Notre cité s'illumine de si délicieuse présence.

Oriana lui répondit d'un hochement de tête poli. Son garde du corps se défiait de cet inquiétant personnage. Il ne lui inspirait aucune confiance non plus. Des quatre mandrins qui se tenaient devant eux, seul le blond pouvait avoir l'air fiable. La bonne tête du vide-gousset, l'avait prévenue Mieven.

— J'ai une idée ! s'exclama Tarin en se redressant. Et si nous allions tous rendre visite à notre grand ami commun ?! Ça lui fera tellement plaisir !

— Maintenant ? s'étonna l'espion. C'est un peu tôt, non ? Nous ne voulons pas déranger.

— Penses-tu ! Il sera ravi, je te dis ! assura le brigand en prenant Mieven par l'épaule.

D'un signe de tête, il fit comprendre à la Plume de filer en avant.

— Vraiment ! Ça fait plaisir de te voir ! poursuivit-il sans lâcher sa proie. De nos jours, les amis se font rares. Et le peu qu'on a... Tu as su pour la Gratte ? Un gars si courageux, toujours prêt à rendre service... Sa cithare nous manque, tu peux pas savoir... Je me console en songeant qu'il en joue désormais pour Xäimel, en son palais des délices...

Bavardant à n'en plus finir, Tarin entraîna la princesse et son serviteur vers le sud de la cité. Les bas-fonds, où s'entassait toute une faune de racaille et de laissés-pour-compte, oubliée des nantis, abandonnée des puissants. Le domaine des voleurs, des mendiants, des prostituées. Mal à l'aise, Oriana observait une misère depuis longtemps disparue à Trogine. Des hommes à la mine fatiguée s'esquivaient en baissant les yeux, redoutant la loi des bandits qui les accompagnaient ; des femmes à la chevelure crasseuse lui lançaient des regards torves, jalouses de son air sain et de ses vêtements de qualité ; des enfants en guenilles couraient dans la boue après des chiens efflanqués, fuyant la queue entre les pattes... Et puis l'odeur ! Grand Sûr-Hal ! Comment avait-on pu en arriver là ?!

Le petit groupe finit par arriver à une mesure que rien ne distinguait des autres. Leur guide frappa

trois coups à la porte délabrée. Des claquements, à l'intérieur, donnèrent à penser que l'endroit était peut-être mieux protégé qu'il ne le paraissait. Un pauvre bougre aux épais sourcils de neige les fit entrer dans une pièce plongée dans la pénombre, quasiment vide en dehors d'un vieux grabat.

— Notre cher Moins Sept, le présenta Tarin. Le plus gaillard d'entre nous ! Tu te souviens de notre ami Deux Pouces, n'est-ce pas ? Eh bien, il est venu avec sa fille. Eh oui ! Dis bonjour à la Grenouille, Moins Sept.

Le vieil homme tendit sa main gauche. Cachant son émoi, Oriana réalisa alors qu'il lui manquait la droite, ainsi que deux doigts à celle qui lui restait. Moins Sept. Le métier avait ses risques... Depuis qu'il avait été relâché, Moins Sept avait été pris en charge par la *confrérie*, leur apprit leur guide. Leur « grand ami » n'oubliait pas ceux qui avaient su lui demeurer loyaux dans l'adversité.

L'un des brigands ouvrit une trappe. Ils descendirent une dizaine d'échelons pour se retrouver dans un couloir éclairé par de riches candélabres. Ici et là, des passages partaient vers les égouts ou d'autres cahutes du quartier. Au bout, une nouvelle porte. Épaisse. Très épaisse. Tarin tira une chevillette, actionnant une clochette de l'autre côté. On manœuvra le clapet d'un judas. Coup d'œil rapide et il se referma. La porte s'ouvrit sur deux brutes, qui leur laissèrent le passage sans un mot. Gros Jo et le Grinche, aussi taiseux l'un que l'autre. Facétieux, leur guide glissa discrètement à la jeune femme combien le temps paraissait interminable en compagnie de ces deux lascars.

La dame et l'agent de la Marche furent introduits dans une vaste pièce, insuffisamment éclairée, habillée de tapis luxueux et de tentures de toutes les couleurs. Le hall de réception, ainsi que Tarin se plaisait à l'appeler. Des hommes au regard inquiétant se tenaient autour d'une longue table de style baroque, où étaient dispersées des feuilles couvertes de croquis. Des femmes trop maquillées étaient assises dans des fauteuils d'essences exotiques, un verre à la main, auprès de dessertes chargées de carafes de cristal. Une bande de coupe-jarrets jouant aux aristocrates dans un prétentieux étalage d'objets coûteux.

— Mes bons amis, annonça leur guide à l'assistance, j'ai la joie de vous ramener notre cher Deux Pouces, dont nous n'avions guère de nouvelles depuis des lustres. En ce jour de liesse, permettez-moi également de vous présenter « sa fille », la délicieuse Grenouille.

Tandis que les bandits inclinaient la tête pour saluer les visiteurs, un individu à la mise outrancière s'éloigna de la table pour venir à leur rencontre. Chauve, les oreilles alourdies par des rangées de boucles de toutes formes, il était vêtu d'un chiton de soie bleue passé au-dessus de braies bouffantes d'un vert délicat. À son cou pendaient de larges colliers d'or, d'argent et de perles. Ses doigts arboraient de grosses bagues serties d'autant de bijoux différents. Plutôt petit, la quarantaine bien portante, l'homme aurait pu paraître grotesque si ce n'était son écrasante présence. Profondément enfouis dans leurs orbites, ses yeux brillaient d'une intelligence malveillante.

— Louée soit la déesse ! Altesse, fit-il dans une élégante courbette, c'est un privilège pour moi que de vous accueillir en ma modeste demeure.

L'homme avait une voix de basse, grave, puissante, qui continuait à résonner dans le silence entourant sa manifestation. La voix d'un fauve.

— C'est ma fille, Lberundi, tenta Mieven d'un ton qu'il aurait voulu plus assuré.

— Allons, Deux Pouces, l'interrompit-il, tout le monde ici aura reconnu la célèbre dame aux yeux pers.

— Vous m'en voyez flattée, intervint Oriana. Maître... « Lberundi », c'est cela ?

— Pour vous servir, Madame.

— Vous m'obligeriez, Monsieur. J'ai déjà pu apprécier l'efficacité de votre organisation et imagine fort bien les bénéfices que nous pourrions en tirer, dans votre intérêt particulier comme dans celui de tous nos compatriotes.

Le chef des brigands haussa les sourcils, surpris. Loin de paraître intimidée, la princesse de Trogine voulait d'emblée s'imposer comme une autorité avec laquelle il fallait compter. Elle était vive et ses paroles faisaient mouche. Intérêt ? Bénéfices ? La jeune femme avait manifestement compris dans quel milieu elle évoluait.

— Voilà un discours selon mon cœur ! s'exclama Lberundi, ravi. Eh bien, mes compères, n'ai-je pas eu raison de vouloir rencontrer notre noble invitée ?

» À boire ! exigea-t-il en tapant des mains. Du vin ! Du thé ! Qu'on apporte des douceurs !

Emboitant le pas au maître des lieux, Oriana et son garde du corps le suivirent dans un boudoir adjacent, où ils prirent place dans de confortables canapés. Ils étaient à peine installés que des servantes s'empressèrent de leur apporter une collation digne d'un roi. Lberundi était épargné par la misère qui frappait le reste du quartier.

— Le fruit d'un dur labeur, se justifia-t-il en surprenant le regard de la princesse vitaliste. Vous n' imaginez pas les risques que je cours pour nourrir toutes les bouches dont j'ai la charge. Mais prenez ! prenez ! Je connais les scrupules qui vous animent, Altesse, et je vous assure que vous ne pouvez nous faire plus grand honneur que de partager ces quelques pâtisseries en notre compagnie.

— La Marche doit également sa survie à une contrebande efficace, révéla la jeune femme, conciliante. Je vous avoue cependant que nous avons encore quelques leçons à prendre.

— Mon territoire est moins vaste et mes responsabilités bien moins importantes que les vôtres. Malgré la présence des forces impériales, il m'est plus facile d'œuvrer à ma petite échelle. Et puis, il faut bien le dire, il y a l'expérience...

— J'ai hâte d'apprendre de vos méthodes.

— Toutes ne vous conviendront pas.

— Les temps sont au pragmatisme, Maître Lberundi. Je suis certes fille de vitalistes mais... mes convictions sont moins fortes, dirons-nous. À l'heure où l'on parle de survie, nous n'avons plus guère le luxe de nous accrocher aux idéaux d'une époque révolue.

— Nos blessures nous ôtent de nombreuses illusions, compatit le chef des brigands.

— Elles nous rendent réalistes, corrigea-t-elle en appréciant le thé. Et déterminés.

— Et Messire votre père ?

— Il reste d'une foi inébranlable. Néanmoins, devant la pression de notre ennemi, il a jugé préférable de m'éloigner, au prétexte de rechercher les alliés dont il a besoin.

Guettant la moindre réaction de son interlocuteur, Oriana construisait le mensonge que ce genre d'individu était le plus enclin à accepter sans chercher à en savoir plus. Le drame qui frappait la Marche devait à tout prix rester secret. Quitte à passer pour la vilaine fille vexée d'avoir été séparée de son papa.

— Et vous avez décidé de le prendre au mot, conclut Lberundi, amusé. Croyez-vous qu'il serait rassuré de vous savoir en train de jouer les ambassadrices au nez et à la barbe du Prophète vindicteur ?

— N'en déplaise à certains, je suis la future duchesse de la Marche. Ma parole vaut loi aux yeux de toutes les puissances de l'Alliance... et de tous ceux qui ont décidé d'entrer en résistance contre le Vindicteur. La Marche a besoin d'alliés. Coûte que coûte. Si j'avais connu l'existence de votre réseau, je vous aurais sans doute contacté plus tôt mais Deux Pouces – ainsi que vous l'appellez – a soigneusement omis de me parler de vous. Sans doute parce que vous êtes un bandit, Maître Lberundi.

Le regard du chef des brigands fulgura, menaçant. Comment osait-elle ?

— Vous êtes un dangereux bandit, répéta Oriana sans trahir la moindre émotion. Mais également un patriote et c'est tout ce qui m'intéresse.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? s'étonna son interlocuteur.

— Regardez où vous vivez, fit la jeune femme en portant sa tasse à ses lèvres. Si vous étiez un traître, vous m'auriez reçue dans l'une de ces luxueuses demeures avec vue sur le port.

Lberundi s'esclaffa en levant son verre à cette brillante déduction. Elle avait vu juste. Si, à titre personnel, il n'était pas un grand ami du pouvoir impérial, il devait également avouer que l'avènement du semi-lacertys n'était pas aussi bon pour les affaires que certains voulaient bien l'imaginer. Pouvait-elle croire que, non content d'avoir détourné l'une de ses meilleures sources de revenus, l'un des centurions chargés de la protection de la cité le soumettait à un odieux chantage pour ne pas l'envoyer croupir en prison ?! Un véritable scandale ! Du temps des princes d'Èqdên, il aurait eu droit à un procès loyal et personne n'aurait osé le menacer comme ça ! Sans compter tous les malheureux qui ne cessaient de venir grossir les rangs de son organisation. Il y en avait trop. Beaucoup trop. Il avait beau se montrer charitable, il n'avait pas vocation à recueillir toute la misère du pays. C'était le travail d'un vitaliste, ça ! N'est-ce pas ?!

— Où sont-ils alors que les gens ont tant besoin d'eux ? se demanda insidieusement la jeune femme.

— Si seulement je le savais, se renfrogna son interlocuteur. J'ai de quoi les occuper, vous pouvez me croire.

Vraiment ? se demanda Oriana. Le brigand était peut-être sincère. Ou peut-être lui taisait-il ce précieux renseignement pour la garder sous son seul contrôle. En attendant...

— Si vous voulez bien m'excuser, je me dois à mes hommes, fit Lberundi en se levant. Nous sommes en pleine préparation d'une opération visant les intérêts d'un scélérat vendu aux putréducteurs. Des gens disparaissent... Et j'ai beau n'être qu'un bandit, je n'aime pas ça.

» Deux Pouces, tu connais la maison. Vous êtes mes hôtes. Je compte sur toi pour que Son Altesse se sente ici chez elle.

Sur cette dernière recommandation, il s'inclina brièvement devant la princesse de la Marche et quitta le boudoir pour retourner à ses affaires, dans la pièce principale.

— Un homme charmant, lança Oriana à Mieven lorsqu'ils furent seuls. Si seulement nous pouvions rencontrer plus de patriotes de son acabit.

D'un coup d'œil en direction de la porte, elle fit comprendre à son garde du corps que leur intimité devait être toute relative.

— Messire le duc ne serait guère heureux d'apprendre que vous traitez avec lui, Madame, rétorqua l'espion, entrant dans son jeu.

— Sans doute, mais il est le premier véritable allié que nous ayons à Nhermar. Nous devons lui faire confiance.

La princesse se leva et, promenant sa tasse d'un pas nonchalant, alla s'appuyer contre le chambranle de la porte. Une femme au regard matois patientait dans un fauteuil à proximité, un verre de liqueur à la main. Avec un sourire innocent, elle salua la dame de Trogine et, après un instant de gêne, partit se mêler à un groupe de convives.

— « Lberundi » : un nom d'origine laguishe signifiant peu ou prou « l'Omniprésent » ou « l'Opportuniste », murmura Mieven dans l'ombre de sa maîtresse. Un souvenir de la bande qu'il a menée à travers les terres du Nord, dans sa jeunesse. Aucun de ses acolytes n'en est revenu.

— Quoi d'autre ? s'enquit Oriana en cachant ses lèvres derrière sa tasse.

— Ce « patriote » est trafiquant de *luwana*.

Un stupéfiant lisanien, très prisé de la haute société nhermaroise. Du puissant Empire zaak-laguish au royaume de Lisanie, le chef des brigands avait écumé d'un bout à l'autre les contrées des hommes noirs, réputées pour leur richesse et leur raffinement. Il en avait conservé le costume et les

manières policées. Son sourire éclatant, appuyé par un discours faussement chaleureux, prouvait qu'il y avait également appris le trouble jeu d'une politique à la réputation... *opportuniste*.

Autour de la longue table, les bandits discutaient avec animation de la meilleure manière d'investir un hôtel particulier. Ils avaient l'air de savoir ce qu'ils faisaient mais, à les entendre, tout le monde s'inquiétait des risques encourus par celui qui se ferait prendre la main dans le sac. Le client semblait particulièrement influent. Les candidats se désistaient les uns après les autres.

— Je m'en occupe.

Toutes les têtes se retournèrent vers la dame de la Marche.

Deux Pouces était devenu blême.

— Si je suis prise, il m'étonnerait fort que je sois pendue, ironisa-t-elle en tendant sa tasse à une servante. Je m'en occupe. Mais en échange, je veux profiter de votre réseau, Lberundi. Vos *yeux*, vos *oreilles* espionnent toute la vie de cette cité. Je veux savoir ce qui se passe dans les rangs du Vindicateur. Je veux connaître les rumeurs concernant les autres pays de l'Alliance. Et je veux apprendre comment contacter la résistance locale.

— Vous voulez beaucoup de choses, Altesse, fit le chef des voleurs.

— Serez-vous à la hauteur, Maître Lberundi ?

— Et vous, Madame ? Je ne savais pas qu'on formait les princesses à... ce genre d'exercice.

— Vous seriez étonné par tout ce que sait faire une princesse de nos jours.

D'un air de défi, Oriana lui tendit la main.

Un sourire carnassier se dessina sur le visage du chef des brigands. Qu'avait-il à perdre ? Il n'avait certainement pas imaginé l'utiliser de cette façon mais... la dame de Trogine lui ôta une belle épine du pied. Elle connaissait les risques. Tout ce qu'il avait à faire était de lui fournir de temps en temps quelques informations intéressantes.

— Eh bien, la Grenouille, fit-il... Bienvenue dans la guilde du Soleil rouge.

Mieven Bornila sentit son cœur s'arrêter tandis que la serre de Lberundi se refermait sur la main de sa princesse.

* * *

— « La Grenouille » ! Non mais vraiment, tu ne pouvais pas inventer autre chose ? lança Oriana à son protecteur lorsqu'ils se retrouvèrent enfin seuls.

La matinée touchait à sa fin. Libérés des rets de Lberundi, ils cheminaient dans les rues de Nhermar en quête d'une taverne acceptable pour prendre leur déjeuner.

— Désolé, j'aurais dû dire « Madame la Grenouille », mais j'espérais qu'ils ne vous avaient pas encore reconnue.

La jeune femme s'esclaffa et lui prit affectueusement le bras.

— Votre père va me tuer, malgré l'espion. Comment avez-vous pu me faire ça ? Vous, en cambrioleuse de bas étage... Il est hors de question que je vous laisse faire.

— Allons, mon cher « Deux Panses », n'ai-je pas eu le meilleur des précepteurs secrets ?

« Deux Pouces ». « Deux Panses »... Seule sa petite princesse pouvait se permettre ce genre de cordiale insolence.

— Non seulement votre père va me tuer, mais je vais me re-tuer après ! se morigéna l'espion. Jamais je n'aurais dû vous enseigner ces pratiques malhonnêtes.

— C'est moi qui t'ai forcé la main, tempéra-t-elle.

Alors qu'Oriana était dans sa treizième année, Mieven avait intercepté un jeune voyou qui venait de dérober sa bourse au marché de Trogine. Il l'avait rabroué plus que vertement... pour finir par le

traiter d'incapable. Incapable ? Elle n'avait rien senti ! Cédant à sa curiosité, son garde du corps lui avait expliqué que cet incompetent avait non seulement été trop lent, mais qu'il avait en plus négligé de distraire l'attention de ses suivants. Après telle critique, comment ne pas déduire qu'elle avait affaire à un expert ? De retour au château, elle lui avait ordonné de lui enseigner tout ce qu'il savait. L'espion avait refusé, bien sûr. Dépitée, elle lui avait clairement signifié que si ce n'était de lui, elle l'apprendrait de quelqu'un d'autre. Elle n'avait qu'à descendre à la prison pour se trouver un professeur ravi de s'attirer la protection de l'héritière de la Marche. L'âge rebelle... Inquiet, Mieven s'en était ouvert à son seigneur. Préférant garder le contrôle de sa fille, le duc avait autorisé son homme de confiance à devenir son précepteur *presque* secret.

— Qu'importe ! Vous étiez jeune, j'aurais dû refuser. C'est de ma faute si vous vous retrouvez dans cette situation. C'est moi qui ai eu l'idée absurde de venir vous cacher ici. C'est encore moi qui ai été repéré par mes anciens comparses. Alors que je devrais vous protéger, je... je suis la cause de tous vos problèmes !

— Bah ! Ne t'en fais pas, voulut le rassurer la princesse vitaliste. Il faut d'abord qu'ils prennent le temps de me préparer comme il se doit. Par ailleurs, bien des événements peuvent survenir avant que je ne sois obligée de passer à l'acte. En attendant, me voici infiltrée au cœur du meilleur système de renseignement de la cité. Si je me défie de Lberundi, j'arriverai peut-être à m'attirer quelques sympathies parmi ses acolytes. Et puis, ce filou aussi a besoin d'alliés. Si la Résistance triomphe, il sera bon pour lui de pouvoir compter sur la voix du duc de la Marche. Dans le cas contraire, il sera toujours temps de me livrer en échange de la clémence impériale. Tant qu'il a le choix, Lberundi a tout intérêt de prendre soin de moi.

L'imposant espion garda le silence, la tête basse.

— Depuis le temps que je veille sur vous, j'en suis venu à vous aimer autant que mes propres enfants, Oriana, confia-t-il d'une voix étranglée. Vous vous donnez parfois de grands airs, mais je sais que vous n'avez jamais eu beaucoup de considération pour vous-même. Mais... quand donc avez-vous décidé que votre vie avait aussi peu de valeur ?

— Ne sois pas si sombre, mon ami, rétorqua-t-elle en se forçant à sourire. C'est la guerre. Je fais simplement ce qu'il faut pour gagner. Et toi, tu vas rentrer voir Joivair, pour lui rendre compte de ma situation et me rapporter des nouvelles de mon père.

— Je ne peux vous quitter en un moment pareil.

— Au contraire ! Que veux-tu qu'il m'arrive à présent que les individus les plus louches de Nhermar veillent sur moi ? Je suis morte d'inquiétude, Mieven, révéla-t-elle. J'ai besoin de savoir ce que devient mon père. Joivair ne parlera qu'à toi.

Son protecteur hocha la tête, convaincu.

— Promettez-moi de ne pas prendre de risques inconsidérés, la supplia-t-il.

— Je serai prudente, promis. Je te prie également de transmettre mes amitiés au comte Jil. C'est un homme bien mais il manque parfois de maturité. Je ne voudrais pas qu'il commette une folie pour me plaire.

— Je reviendrai vite.

— J'y compte bien !

Comme ils arrivaient sur le port, une odeur alléchante attira soudain leur attention vers un établissement à l'enseigne prometteuse. Les poulardes avaient l'air d'y être très convenablement traitées... et ils avaient grand faim !

— Une dernière chose, se rappela Mieven avant d'entrer.

— Oui ?

— Appelez-moi encore une fois « Deux Panses » et je révèle à toute la confrérie pourquoi je vous

surnomme « la Grenouille », petite *rainette*.

CHAPITRE V

LES LUNES NOIRES

Depuis le milieu de l'après-midi, la plaine retentissait du rythme des tambours de guerre. Les légions du Premier vindicateur avaient pris position autour d'une espèce de ferme fortifiée, perdue au milieu de nulle part sur les rives d'un lac aux eaux cristallines : le monastère sanchaï du lac Lumineux, havre de paix de tradition plusieurs fois millénaire. Le cloître abritait une secte de frères tout entiers tournés vers la recherche de la Vérité, et dont la sagesse était reconnue même des éminents membres du Grand Concile de Cochinte. On prétendait que ses résidents savaient se défendre. Sans doute étaient-ils capables de rosser quelques brigands, mais que pourraient-ils face à une armée bien entraînée ?

Krûl estimait l'assaut en préparation indigne de son intérêt. S'il n'avait fait le déplacement, ce n'était que sur l'insistante prière du grand prêtre de Qraasch. Ulcéré par l'aura de cet insignifiant bastion d'infidèles, le putréducteur avait déniché une obscure prophétie liant l'avènement du semi-lacertys à la destruction du lieu sacré.

*« Quand, parmi les hommes saints, le serpent se dressera,
Son empire, le Très Saint, par le sang étendra. »*

Les haruspices¹ étaient formels : le sang des sanchaïm devait couler. Les augures avaient choisi la date : ce serait cette nuit. Le massacre était un sacrifice propitiatoire, destiné à s'attirer les faveurs du Grand Dévoreur et du dieu de la Douleur.

C'était peut-être une bonne idée. Le Premier vindicateur traversait une mauvaise période. D'après le dernier rapport de Geinkys, il avait compris que l'Œuf de Tanglemhör lui avait été volé la nuit même où le sorcier avait pétrifié le duc de la Marche. L'évasion de sa fille – alors qu'il la tenait presque en son pouvoir ! – devait également être considérée comme le signe que d'autres forces étaient à l'œuvre, contrecarrant ses plans... Ioch ? Le saint génésir était introuvable. Était-il derrière tout cela ? Non. Le prophète d'Ymna-Mesh aurait déjà libéré le paladin Cyriac de sa gangue de pierre. Or, selon les derniers renseignements, les vassaux de Castel-Trogine étaient toujours sans nouvelles de leur seigneur. Il y avait autre chose...

La silhouette encapuchonnée d'un doloriste s'approcha en s'inclinant à chaque pas.

— Si Votre Sainteté veut bien se donner la peine, il va être l'heure, annonça-t-il lorsqu'il fut à distance d'être entendu.

¹ Devin sachant interpréter la volonté des dieux dans les entrailles des créatures qui leur sont sacrifiées. Si certains sont des prêtres réellement inspirés, la plupart sont de parfaits charlatans.

Krûl se retourna vers l'ouest, où le soleil achevait de se coucher. Oui, le temps était venu. Emboitant le pas à l'émissaire, le Premier vindicateur fut conduit à une place de terre battue, délimitée par des lances et des torches plantées à même le sol. Massés épaule contre épaule au centre de cet espace, les prêtres de Qraasch et de Naarubsahoum psalmodiaient d'une voix de basse leurs prières à leurs dieux cruels. Au signal, ils s'écartèrent d'un seul mouvement pour laisser le passage à Sa Divine Majesté. Le passage vers l'autel. Le passage vers l'offrande. Rituellement apprêtée, la table sacrificielle accueillait un miracle de la nature. Une beauté des premiers âges. Une incarnation de la pureté originelle. Une fée.

Son corps parfait avait été peint de symboles abominables, consacré aux appétits insanes des sombres entités régnant sur le Tartare. Son visage n'était qu'incompréhension. Son regard n'était qu'épouvante.

La cadence des tambours s'accéléra, lancinante, de plus en plus puissante. Profondément courbé, un naarub vint présenter au semi-lacertys une dague à lame serpentine, gravée de glyphes maudits. Alors que la première lune montait à l'horizon, le Premier vindicateur saisit le poignard et, grondant les mots interdits, l'éleva lentement au-dessus de la victime. Dans un chœur parfait, les officiants unirent leurs voix à celle des tambours, scandant des oraisons issues de la fange primale. Le rythme atteint son paroxysme. Dans un rugissement reptilien, le prophète de Qraasch abattit sa lame.

Le silence tomba sur la plaine.

Lorsque Krûl dressa à nouveau son poing, il était serré autour du cœur encore palpitant de l'immolée. Scintillant sous les étoiles, l'organe dégoulinait de sang féérique, tellement chaud, tellement vivant. Au ravissement de ses fidèles Abourans, le semi-lacertys y mordit à pleines dents. Par cet acte, l'Empereur honorait leurs traditions, rappelant à tous que c'était au pied de la Cité cannibale qu'il avait été touché par la grâce.

— Ainsi en sera-t-il des sanchaïm, conclut-il avec un rictus impitoyable.

Une clameur sauvage salua la déclaration.

Laissant la place à ses prêtres aux dents aiguës, le Premier vindicateur quitta la scène pour retourner à sa tente.

— Qu'on aille me chercher Gōmá, ordonna-t-il en arrivant.

Aussitôt avisé, l'officier accourut au rapport. Issu de la haute noblesse abourane, le commandant de la 4^e légion avait été de toutes les campagnes, ainsi qu'en témoignait son armure fatiguée. Comptant parmi les plus loyaux serviteurs du semi-lacertys, l'homme était petit et gras, mais d'une rare efficacité.

— Tout est-il prêt, général ? s'enquit l'Empereur.

— Nous n'attendons plus que l'autorisation de Votre Divine Majesté.

— Bien. Alors... Qu'il plaise aux dieux !

Gōmá se prosterna et partit remplir sa mission.

La bouche encore pleine du goût de sa victime, le semi-lacertys s'installa dans son fauteuil de campagne et réclama à boire.

Les buccins sonnèrent. Alors que leur répondait le sinistre chant des catapultes, un rugissement féroce s'éleva de son armée. L'attaque était lancée.

Plus un bruit.

Un silence pesant était tombé sur la ferme. Attablé pour le dîner, Venlas imposa le plus complet mutisme à sa famille, l'oreille tendue.

Dehors, il n'y avait plus un bruit.

L'estomac serré d'appréhension, le paysan se leva lentement, avec mille précautions, et fit signe à sa famille de se cacher sous la table. La porte était barrée et les volets solides mais... pourraient-ils résister longtemps à un groupe de bandits affamés ? Tout doucement, il empoigna la fourche qu'il gardait à portée de main depuis qu'un vaurien était venu rôder autour de chez lui, un mois plus tôt. Le chien l'avait mis en fuite, mais le fripon avait quand même réussi à lui chaparder une poule. Alerté par le tapage, Venlas était sorti de chez lui décidé à faire tâter de son gourdin à un simple goupil lorsqu'il avait vu une silhouette disparaître dans la nuit.

Depuis ce jour, on se méfiait. Les temps étaient durs. Des voisins avaient entendu dire que des gens avaient été agressés jusque dans leurs lits. Ce qu'on leur avait fait, personne ne voulait en parler. On savait à quoi s'en tenir avec tous ces barbares qui avaient envahi le pays... La fourche pointée vers la porte, il attendit.

Quelle chose était tapie, là, à guetter le moindre signe de vie ? La volaille était calme. Le chien n'aboyait pas. Serrés les uns contre les autres, sa femme et ses enfants n'osaient plus respirer. Son grand, le 'tit Thomas, avait attrapé le gourdin et, voulant faire le brave, fit un pas pour se porter à ses côtés. D'un geste, son père lui intima l'ordre de protéger sa mère et ses sœurs.

Pas un bruit. Tout était calme. Trop calme.

Mais il n'y avait peut-être rien. Peut-être. Ou peut-être pas ?

Le chien ne disait rien. Il était peut-être mort ? Et les poules ? S'il y avait du danger, elles caqueteraient à qui mieux-mieux, non ? Personne ne pouvait tuer le chien *et* les poules en même temps, si ? Venlas voulut en avoir le cœur net.

Plus silencieux qu'un chat, il s'approcha de la porte et, tout doucement, en releva la barre. Sur un signe de tête à son fils, il lui fit comprendre de se baisser sous le niveau de la table... et ouvrit.

Il faisait sombre. Dieux qu'il faisait sombre ! À part ça... toujours pas de signe de danger. Raffermissant sa prise autour de sa fourche, le paysan sortit.

Rien. Tout était calme. Étrangement calme.

Il faisait si sombre ! Un orage ? Le temps n'était pas à la pluie, pourtant. Non. Au-dessus de lui, les étoiles brillaient au firmament. Les étoiles brillaient... mais les lunes ? Où donc étaient passées *les lunes* ?

— 'Nom di diousse ! jura Venlas. Que qui s'passe encore ?!

À peine visibles dans le ciel enténébré, les trois lunes avaient détourné leurs blancs visages de la surface du monde. De mémoire d'homme, cela ne s'était jamais vu. À coup sûr, c'était là funeste présage...

Sang et fumée...

Cendres et cadavres...

Iriôn dardait ses rayons printaniers sur la plaine désolée où retentissaient les cris rauques des corneilles et des vautours. Des dizaines de corps gisaient là, morbides, infectant l'atmosphère de leur puanteur. Évitant de se mesurer à leurs irascibles concurrents ailés, les petits charognards à fourrure passaient de corps en corps à la recherche des morceaux les plus savoureux. Des milliers d'insectes bourdonnaient autour du festin qui leur avait été offert. Toute la gent nécrophage était à la noce.

Les rives du lac sacré, au bord duquel avait été bâtie la retraite, étaient souillées de dépouilles impures, véritables outrages à ses eaux limpides.

Le monastère du lac Lumineux n'était plus que ruines...